



18 JUIN – 12 Août 1944 DE LA BATAILLE DE RADICOFANI A L'EMBARQUEMENT VERS LA FRANCE



Général BROSSET
Commandant la 1^{ère} D.F.L.

La Division avance selon deux directions : vers le Mont Amiata et vers Radicofani, où se dirige aussi la 13e D.B.L.E, véritable fer de lance du contingent français. La progression des troupes est sans répit et le 13 juin Bagnoregio tombe.

Le 14 juin les légionnaires du 2^e Bataillon, conduit personnellement par le Commandant MOREL, parviennent à libérer Castel Giorgio et San Lorenzo Nuovo après une attaque - leur énième - très violente. Un facteur déterminant a été l'opération nocturne grâce à laquelle les hommes de la Compagnie du Capitaine LA ROCQUE ont réduit au silence deux mitrailleuses installées sur la Rocca di San Giovanni.

Au cimetière d'Onano, dominant la vallée du Paglia jusqu'à la *Ligne Albert*, un observatoire d'artillerie est immédiatement installé, qui ne pourra malheureusement pas beaucoup aider ni l'aviation ni l'artillerie dans les jours cruciaux de la bataille de Radicofani en raison du mauvais temps qui investira la zone.

Cette mauvaise météo conditionnera lourdement le déroulement de la bataille.

Le plus difficile, qui reste encore à venir, débute quand la 13e reçoit l'ordre d'avancer vers Radicofani et de se préparer à donner l'assaut au « *Rocher* ». *Giors Oneto*



Yves Gras

Depuis quelques jours, à force de marcher vers le nord, le paysage a changé. Une Italie nouvelle a surgi, hérissée de bourgs fortifiés et de châteaux forts qui témoignent des luttes de Florence contre les papes et les cités voisines et sont restés tels quels depuis le XVI^e siècle.

Le 15 juin, toute la division s'engage dans la vallée de la Paglia qui coule nord-sud dans un cirque de montagnes basses au relief tourmenté, fermé au nord par une ligne de crêtes où se profile sur l'horizon, en fond de tableau, la haute tour de Radicofani. C'est l'objectif de la division.

Le 17, la pluie se met de la partie, ajoutant la boue aux difficultés du terrain. Les deux brigades repartent en avant.

Toute la journée, l'avance est lente, coûteuse, souvent interrompue par des attaques d'automoteurs embusqués derrière les crêtes ou par des tirs de mortiers et d'artillerie que l'ennemi, possédant tous les observatoires, déclenche à bon escient et au bon endroit sur les routes, les pistes, les ravins qu'empruntent les unités. Les chars et les véhicules, retenus sur les itinéraires par la boue, tombent constamment sur des mines et des destructions.



Radicofani

Et pendant que le Génie travaille à rétablir le passage, c'est à chaque fois d'interminables arrêts. L'infanterie se retrouve seule en avant. Matériel à dos, elle peine à travers monts et ravins, sous la pluie glaciale qui transperce les hommes et transforme les pistes en patinoires. Les Allemands tenant les hauteurs, elle doit les manœuvrer dans un terrain où les pentes sont abruptes et les dénivellations atteignent plusieurs centaines de mètres.

Le soir, la 1^{ère} brigade est arrêtée, comme d'habitude, par des positions fermement tenues, le 1^{er} B.L.E. devant Torre Colle, à 2 km au sud de Radicofani, les Fusiliers marins et le B.M.N.A. au sud de la Madonna della Vigne.

A la 4^e brigade, le B.M. 21, qui n'a pu atteindre le Monte Calcinajo, s'arrête pour la nuit au Poggio Bianco et le B.M. 24, immobilisé sur la route par des coupures, n'a pas dépassé San Casciano di Bagni. Le P.C. de la division est déjà installé à côté d'Acquapendente.

En quatre jours, la 1^{ère} D.F.L. a fait une avance de 25 kilomètres à la vitesse de l'infanterie au combat, sans parvenir à rompre le rythme de la manœuvre retardatrice de l'ennemi et des rétablissements successifs qu'il a prévus.

Elle se trouve enfin le 17 au soir à pied d'œuvre pour attaquer les hauteurs de Radicofani qui barrent la route de la Toscane. C'est là que les Allemands ont établi la première ligne de défense de la position « *Frieda* ».

Ils y ont amené en renforts de grandes unités organiques, la 26^e et la 29^e *Pz Grenadiere Division*, le 3^e régiment de parachutistes.

Le général de LARMINAT s'attend à une forte résistance, mais il craint cependant que l'ennemi ne décroche après un raidissement momentané de sa défense, comme il a fait au lac de Bolsena. Pour être prêt à le poursuivre avec ses blindés, il confie l'effort principal à la 1^{ère} D.F.L. qui devra dégager la via Cassia en débordant par l'est le seuil de Radicofani.

A sa gauche, la 3^e D.I.A. marchera sur le Monte Amiata.

PRIORITE AU GENIE



Robert SERROR
Compagnie du Génie
« Génie priorité »

Vous avez pu, au cours de la guerre, remarquer sur certains véhicules « *génie priorité* ». Certains esprits chagrins, qui, par ailleurs, nous appellent le « *génie malfaisant* » ont pensé : c'est du snobisme. Il leur fallut bien quand même se rendre à l'évidence : certains itinéraires empruntés par la division ne se révélaient praticables que lorsque le Génie les avait d'abord déminés, améliorés, rendus « *jeepables* », accessibles aux G.M.C. et enfin utilisables pour tous véhicules. Et pour cette tâche, la petite Jeep de l'officier devait pouvoir doubler « en priorité » une colonne et croiser, bien souvent plusieurs fois et à toute allure, cette même colonne pour mettre en route le chantier : recherche du matériel, des bulldozers, des ponts bateaux, etc.

La devise de notre compagnie de combat était « *on passe* ». Nous faisons l'impossible pour tenir notre promesse.



Colonne sur la route d'Acquapendente © Giors oneto

MANQUE DE POT

L'histoire se passe sur l'itinéraire Acquapendente-Radicofani.

Toute la colonne de véhicules est arrêtée sur la route devant un pont que les Allemands ont fait sauter il y a quelque temps.

Ce qui vient à l'esprit immédiatement c'est de traverser la rivière alors à sec en quittant la route, descendre par une petite piste existante, traverser le lit de la rivière et remonter de l'autre côté.

Malheureusement, les Allemands ont prévu le coup et ont soigneusement truffé de mines antipersonnels et antichar cet itinéraire tentant.

Une première Jeep est passée par miracle, mais une deuxième a sauté (sans blessés graves, heureusement). On fait donc appel au Génie pour déminer.

Le groupe de démineurs, commandé par le caporal **LE MOIGNE**, arrive en *half-track* et toute l'équipe se met au travail. Les mines antipersonnels sont neutralisées rapidement et enlevées. Il n'en est pas de même pour les mines antichars : les sapeurs Allemands ont enterré leurs *tellermines* par piles de trois ou quatre, les unes sur les autres et à plus de 0,80 mètre de profondeur dans le sol.



© Ina

C'est sans doute la raison pour laquelle la première Jeep, faiblement chargée, a pu passer sans sauter. Les détecteurs ne sont plus sensibles lorsque les mines sont trop fortement enterrées mais finalement, après une heure d'efforts la piste est « nettoyée » malgré quelques tirs de mortiers ennemis qui venaient nous arroser périodiquement. Va-t-on pouvoir passer?

Le capitaine **BERNARD** du Génie, et moi-même, décidons d'inaugurer dans la Jeep du « *génie priorité* », et invitons avec des ronds de jambe le caporal **Le MOIGNE**, à nous faire l'honneur de nous accompagner.

Nous passons tranquillement en bons petits cobayes et remontons de l'autre côté sur la route. Ouf! Voilà une affaire terminée, pensons-nous. Toute la colonne suit ; il est laissé suffisamment d'espace entre les véhicules pour éviter de sauter... en groupe.

Cinq véhicules passent à la queue-leu-leu, la sixième, un superbe *half-track* « *génie priorité* » saute au milieu de la rivière sur une mine non détectée. C'est évidemment celui du caporal **LE MOIGNE**, qui, lui, comme un grand chef, a utilisé la Jeep de son lieutenant en tête de colonne.

Pas un blessé ! Dégâts matériels insignifiants, mais le caporal **LE MOIGNE**, n'est pas content, mais pas content du tout. - *Manque de pot ! répète-t-il sans arrêter, manque de pot !*

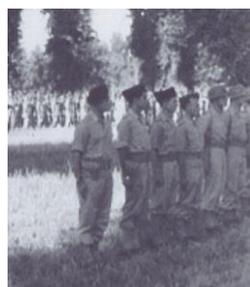
On le console comme on peut, en lui disant que les mines étaient difficiles à détecter, qu'il n'y a pas de blessés, que son *half-track* n'a pas grand-chose et qu'il sera vite réparé. - *Manque de pot ! répète-t-il, manque de pot !*

Et il avoue que tout ça n'est rien, le coup dur c'est que la dernière bonbonne de vrai pinard de précision qui lui restait depuis Montefiascone a fait étincelle dans le *half-track* sur la mine.

- « *Manque de pot !*

Malheureusement, le sort n'a pas toujours été aussi favorable pour les sapeurs de la compagnie et nos pertes sévères tout au long de la campagne le prouvent abondamment.

R. SERROR, lieutenant du Génie, Revue de la France libre n° 79 - 18 Juin 1955



Naples. De gauche à droite :
Lieutenants Gilles (béret),
Serror, Tzareff et Herbert,
sous-lieutenant Sadon (casque)
© A.D.F.L 2

17 JUIN : RECONNAISSANCE DES FUSILIERS MARINS VERS RADICOFANI

Cette journée enregistre l'intervention du groupement **BARON**, composé de deux escadrons de *tanks-destroyers* (moyens d'assaut qu'on utilise, faute de mieux, comme chars), deux escadrons de reconnaissance du 1er Régiment de Fusiliers Marins et une compagnie de chars *Sherman* du 754e régiment d'infanterie divisionnaire américaine.

Le groupement se dirige vers la ville, mais l'état abominable des routes et le feu de l'artillerie ennemie l'empêchent d'atteindre Corniolo, cote 632. En regagnant leur base par de petits chemins de campagne, les *destroyers* se heurtent à des chars *Panther*, dont l'un est mis hors de combat : sa silhouette calcinée restera une sorte de symbole de toute l'opération Radicofani. *Giors Oneto*



Char Panther sur la via Cassia montant à Radicofani



Le major Radgens, qui commande le secteur et le 2/67^e régiment, a établi son P.C. au premier étage de la maison à arcades. De ses fenêtres, on peut voir vers le sud la longue plaine de la Paglia couverte de brouillard et

tout près, sur 4 ou 5 kilomètres, la via Cassia qui, s'élevant de virage en virage jusqu'à Radicofani, émerge de la brume pour suivre une ligne de crêtes entièrement découverte.

C'est par cette route truffée de mines, en pleine vue des observatoires allemands auxquels aucun de ses mouvements n'échappe, que le groupement blindé de la 1^{ère} brigade, aux ordres du lieutenant-colonel **SIMON**, s'approche prudemment du bourg, en s'arrêtant tous les cent mètres.

L'artillerie ennemie est active et ses tirs de harcèlement d'une redoutable précision. Deux chars ont été repérés au creux d'une dépression de la route. Ce sont des *Panther*, faciles à identifier à leur longue silhouette basse et à leur interminable canon de 88.

Un T.D. du 8^e R.C.A. monte doucement sur une éminence en la contournant. Parvenu en dessous de la crête, il avance à défilement de tourelle, lâche trois coups de canon et recule aussitôt. L'un des chars est atteint.

Le T.D. recommence sa manœuvre un peu plus loin. Au premier obus qui frôle la tourelle, l'équipage saute hors du *Panther* et s'enfuit dans la campagne. Le char, intact, sera récupéré au crépuscule. Un troisième *Panther* qui se trouvait en arrière se retire et disparaît.

La voie est libre.

Les éléments de reconnaissance du 8^e R.C.A. s'engagent dans la dernière ligne droite.

Les premiers scout-cars sont à 250 mètres de la maison à arcades (*le palais de la Poste*) lorsque, du village silencieux, un feu violent est ouvert soudain sur la colonne blindée.

Plusieurs voitures flambent.

Des *Sherman* américains déboîtent sur la droite, l'un d'eux saute sur une mine, d'autres s'embourbent.

Le colonel **DELANGE** fait alors avancer l'infanterie.

Yves Gras La 1ère D.F.L. Les Français Libres au combat, Presses de la Cité, Paris, 1983

Henri FERCOCQ

1^{er} Régiment de Fusiliers Marins



Au cours de la reconnaissance sur Radicofani, le début se passe assez bien, respectant les intervalles réglementaires, nous protégeant de voiture à voiture, mais certains arrêts nous amènent près de cadavres

allemands ou de chevaux en décomposition, détruits par l'artillerie, la puanteur est intenable et nous préférons le danger de l'antichar pour pouvoir respirer librement.

Radicofani est proche. Notre peloton monte allègrement la route menant à la ville.

A un virage avec quelques maisonnettes, un char *Panther* nous accueille et loupe le véhicule de tête. Ayant l'ennemi sans pouvoir l'anéantir, nous le signalons à l'artillerie de la D.F.L., et nous replions rapidement car un autre automoteur nous prend sous son feu.

Le scout-car que je conduis tombe sous le feu d'une mitrailleuse allemande tirant d'un verger et, accélérant, je franchis une dénivellation de deux bons mètres sans dégâts, à part quelques bleus à l'équipage.

Nous rejoignons à l'abri le peloton qui a quelques blessés.

Henri Fercocq, La Marchande s'en va-t-en-guerre, Ed. privée. archives Henri Fercocq

17 JUIN : RECONNAISSANCE DES FUSILIERS MARINS VERS RADICOFANI



Jean CANDELLOT
1^{er} Régiment de Fusiliers Marins



Jean Candelot

17 juin 1944 : mauvaise date dans mes souvenirs car elle marque la mort de plusieurs de mes camarades, tués au combat le dernier jour de notre campagne d'Italie dans l'attaque de Radicofani, comme l'illustre le tableau de Chapelet dans les annales de la 1^{ère} D.F.L.

Ce jour-là mon peloton, le premier, n'est pas engagé au cours de notre reconnaissance ; je suis cette fois dans un scout-car commandé par METZGER lorsque d'un seul coup c'est l'enfer, particulièrement pour ceux qui nous précèdent à quelques maisons et un léger repli de terrain situé à une cinquantaine de mètres de là. Le peloton qui s'est engagé subit un feu meurtrier de mortiers, mitrailleuses et artillerie. Certains camarades ont pu se replier avec plusieurs morts, mais des véhicules sont atteints, il y a des blessés, l'ordre vient de COLMAY de foncer et de ramener morts et blessés. Notre scout-car et une Jeep tentent de passer [alors que] c'est un feu d'enfer, nous faisons demi-tour.

COLMAY rapporte que c'est terrible et au moment où il transmet, on voit des larmes qui coulent sur ses joues... Nous y retournons et cette fois passons.

Mes souvenirs ne sont plus très nets, mais nous avons récupéré deux blessés dont un gravement, le quartier-maître DAVIAULT, ancien de Bir-Hacheim, que nous sommes allés rechercher sous un feu meurtrier (décédé le 17 juin).

Souvenirs de Jean Candelot, Revue de la France Libre, décembre 2012

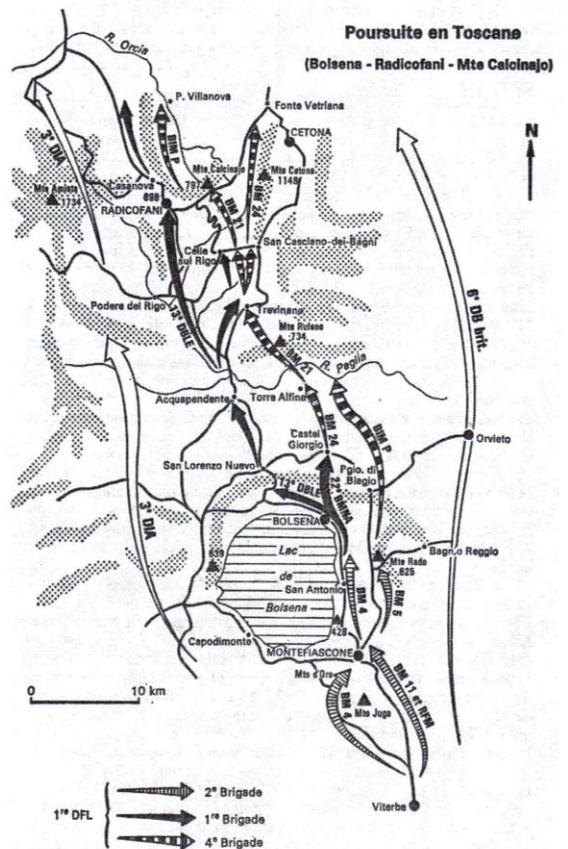


René Daviault

© Musée des Fusiliers marins et Français libres.net.



La Battaglia di Montefiascone - Italia - 4. Juin 1944 - Vue par CHAPELET, peintre de la Marine.



Printemps 1944 – La 1^{ère} Division Française Libre dans la Campagne d'Italie – Blog 1^{ère} DFL

Le scout-car de commandement du 3^e Peloton. De gauche à droite : Q.M. Marcel Velche, chef de voiture, Q.M. Jacques Beccelièvre, chauffeur, M. Martin et Metzger, mitrailleurs, et Q.M. R. Gras, radio.



17 JUIN : GENIE ET FUSILIERS MARINS VERS RADICOFANI

Michel BARCELO

22^e Bataillon de Marche Nord-Africain



Michel Barcelo

Nous avançons toujours vers le nord. Prenant d'assaut Radicofani, au seuil de la Toscane, nos fusiliers-marins ont dû emprunter le passage à gué d'une rivière. Un de leurs scout-cars a sauté sur une *tellermine*.

Trois fusiliers-marins sont là, couchés sur le ventre. Leur dos n'est plus qu'une plaie.

Pendant que les infirmiers s'affairent auprès des blessés, notre petite équipe du Génie démine. Des mines antichars ont été camouflées sous les galets de la berge, juste à l'entrée du gué.

Je jette un regard anxieux de l'autre côté de la rivière, vers la colline boisée qui surplombe le village, car nous sommes à découvert et l'ennemi nous observe. Les sens en éveil, je m'attends à une giclée d'obus. Nous vérifions le lit du cours d'eau à hauteur du gué. Le passage est vite rendu aux blindés qui reprennent l'assaut.

Radicofani sera investi par nos valeureux matelots après un dur combat.

Un dur combat, au cours duquel **LE MOIGNE**, notre sergent en soutien de déminage à bord d'un scout-car, a été proposé pour la Croix de Guerre avec palmes par les fusiliers-marins.

En effet, à la sortie d'un pont, le petit blindé a reçu un obus antichar qui l'a basculé sur le côté. Commotionné, l'équipage n'a pas pu réagir immédiatement. Notre sergent a fait pivoter la mitrailleuse lourde sur sa rotule et a anéanti proprement les servants du canon allemand.

Notre section reçoit l'ordre de lancer un pont sur une rivière.

La nuit est tombée. Interdiction de faire du feu. Après avoir avalé une boîte de conserve, nous nous couchons à même le sol. Je me couvre avec la moitié de ma toile de tente car il pleut. L'obscurité est totale.

Vers 22h, la terre tremble sous l'impact d'une salve d'obus. Réveillés, nous restons plaqués à terre, le cœur battant. Les projectiles sont tombés tout près. Les gradés nous ordonnent de ne pas bouger. Les trous individuels auraient été les bienvenus. Mais nous perdrons trop de temps à les creuser et nos haltes sont tellement courtes. Plus rien ne se produit. Nous finissons par nous rendormir.

A l'aube, sous une pluie fine, nous lançons un pont Bailey. La rivière au fond de laquelle coule un mince filet d'eau, n'est pas bien large.



Un pont Bailey

Le général **BROSSET** nous rend visite.

Debout sur le tablier du pont, il discute avec le lieutenant **SERROR**.

Une salve d'obus le laisse indifférent. Il échange quelques mots avec les équipages de deux chars lourds qui nous protègent, puis il disparaît dans le tourbillon de sa Jeep.

Dans le lit du cours d'eau presque à sec, un équipage de quatre chevaux crevés commence à nous incommoder. Son conducteur allemand, couché sur le ventre, n'est plus qu'un cadavre jaunissant sous son casque et son uniforme.

Photo et Souvenirs de Michel Barcelo, archives Josiane Barcelo



Le général Brosset

© Georges Sik/Thierry de Villeneuve

LA BATAILLE DE RADICOFANI



« RADICOFANI OU LE COURAGE D'OSER »



Giors ONETO

Président de l'Amicale de l'Artillerie de la province de Prato (Toscane)

La Division avance selon deux directions : vers le Mont Amiata et vers Radicofani, où se dirige aussi la 13e D.B.L.E, véritable fer de lance du contingent français. La progression des troupes est sans répit et le 13 juin Bagnoregio tombe.



René Morel © M.O.L.

Le 14 juin les légionnaires du 2^e Bataillon, conduit personnellement par le **Commandant MOREL**, parviennent à libérer Castel Giorgio et San Lorenzo Nuovo après une attaque - leur énième - très violente.

Dans le cas d'espèce un facteur déterminant a été l'opération nocturne grâce à laquelle les hommes de la Compagnie du **Capitaine LA ROCQUE** ont réduit au silence deux mitrailleuses installées sur la Rocca di San Giovanni.

Au fond de la vallée entre le mont Amiata et Radicofani la rivière Paglia sépare les zones d'opérations des deux Divisions françaises : alors que la 3e D.I.A. interviendra à l'Ouest vers Chiara et Pian Castagnaio, la 1ère D.F.L. opère plus à l'Est, en direction de Radicofani.

Au cimetière d'Onano, dominant la vallée du Paglia jusqu'à la *Ligne Albert*, un observatoire d'artillerie est immédiatement installé, qui ne pourra malheureusement pas beaucoup aider ni l'aviation ni l'artillerie dans les jours cruciaux de la bataille de Radicofani en raison du mauvais temps qui investira la zone.

Cette mauvaise météo, imprévisible car totalement hors saison, conditionnera lourdement le déroulement de la bataille.

Le plus difficile, qui reste encore à venir, débute quand la 13e reçoit l'ordre d'avancer vers Radicofani et de se préparer à donner l'assaut au « *Rocher* ».



LA D.F.L. près de Celle del Rigo

L'ordre de dépasser le Podere del Rigo et avancer sur Radicofani est donné à la 13e D.B.L.E. le 16 juin.

Les conditions météo sont très défavorables car il pleut et il fait froid. Il faut gravir les lignes de faîte transformées en pièges boueux, on marche le long de routes et de sentiers escarpés devenus des torrents, c'est un vrai calvaire.

De plus, ces mêmes routes et sentiers, rendus presque impraticables par les bombardements américains des jours précédents, se trouvent maintenant sous le tir des canons automoteurs allemands et surtout des mortiers qui, installés là-haut à plus de 600 mètres sur les campagnes environnantes, ne laissent pas beaucoup de place à l'optimisme.

Et pourtant les hommes de la 13e ont un très bon moral. Les nôtres ont hâte de se battre : en lisant mémoires et notes personnelles que beaucoup d'entre eux nous ont laissés, on les dirait en proie à une envie, presque une frénésie, de se jeter dans la bagarre. Ce qui n'est pas surprenant si l'on considère l'esprit de compétition bien présent dans l'ADN de chacun d'entre eux, comme si c'était dans leur culture.

Transis et trempés, ils passent cette veillée d'armes sous des abris de fortune, moins bien équipés probablement que leurs adversaires et leurs « voisins de palier » anglo-américains, et attendant pourtant tranquillement l'ordre de « sortir » pour aller s'emparer de ce village au nom bizarre, perché au sommet d'un pic, qu'ils ont à peine entrevu aux rares moments où les nuages se sont dissipés.

Ils attendent cet ordre comme s'il s'agissait de partir apprivoiser une charmante dame, un peu hautaine peut-être, sans se douter que, grâce à la conquête de cette madone florentine, ils vont entrer dans l'histoire. Ce qu'ils savent par contre c'est qu'on leur a confié cette tâche-là, qu'ils mèneront très bien à la baïonnette pendant des combats à l'arme blanche, car ils sont les seuls sur lesquels on peut compter.

Les autres n'iront peut-être pas au-delà de bombardements aériens, souvent conduits à l'aveuglette et contre de mauvais objectifs, comme ce fut le cas à Ponte di Rigo, localité assez éloignée de Radicofani, où plusieurs fermes ont été frappées en même temps que le pont, et où de nombreux civils sont morts.

Quoi qu'il en soit, nos légionnaires ne sont pas très anxieux. Voilà comment le **sergent MITTENAERE** relate sa nuit avant l'assaut :

« Je dors comme une souche et en rêve je défile sous l'Arc de Triomphe avec mon détachement, en compagnie de tous les camarades tombés pendant les campagnes de cette guerre, depuis Narvik. Drôle de rêve qui me laisse un goût amer à mon réveil, quand je commence avec mon groupe de combat à préparer la nouvelle conquête ».

LA BATAILLE DE RADICOFANI



« RADICOFANI OU LE COURAGE D'OSER »



Jules Hirlemann

© A.D.F.L.

... / ...

Il y a aussi ceux qui songent aux âmes. Le révérend **Jules HIRLEMANN**, Compagnon de la Libération, aumônier de la 13e après la mutation du Père Stanislas MALEC, a bien à faire en se déplaçant d'une position à l'autre pour soutenir et encourager ses « paroissiens ».

Une parole de consolation n'est pas encore un sacrement *in articulo mortis*, mais cela aide toujours pour garder un bon moral.

Notre bon aumônier ne manque pas de travail ces jours-là et il l'accomplit remarquablement, d'après le Caporal HOTAIN : « *Le comportement de notre aumônier dans cette lutte a été digne de nos louanges. Il faut bien le dire. Il s'est prodigué sans répit auprès de tous : des moribonds pour leur administrer les sacrements, des blessés pour les soigner, des indécis pour les encourager.*

Il se soucie de tout le monde jusqu'à oublier le sifflement des balles. N'importe : nous avons besoin de lui et lui il va et il revient négligeant et le sang qui empourpre son visage et ses mains et la boue qui raidit ses vêtements ».

Mais qui sont donc et d'où viennent-ils ces hommes qui ont choisi de servir la France sous le drapeau de la Légion ?

Il s'agit d'une humanité bigarrée, ce qui correspond d'ailleurs à l'esprit formateur de ce Corps militaire hors du commun.

Très jeunes, jeunes et moins jeunes, ils représentent la moitié du monde, avec un noyau de miliciens espagnols qui ont dû quitter leur pays après la chute de la République, mais aussi des Français qui se sont engagés dans le respect des normes, tout comme des Monégasques, Belges, Luxembourgeois ou Suisses, pour justifier leur francophonie. Nombreux aussi sont les Suisses de souche. Très rares sont les Allemands et les Italiens déclarés, car on a préféré en laisser la plupart à Sidi Bel Abbès et dans les garnisons marocaines, afin de leur éviter le traumatisme moral de devoir se battre contre des compatriotes.

En réalité, ce sont les désertions que les hauts commandements craignent dans ce genre de situations.

Se rapprocher de la forteresse, comme le souligne MITTENAERE dans ses mémoires, « *apparaît tout de suite difficile, toutes les armes ennemies nous souhaitent la bienvenue, artillerie et mortiers en premiers. Nombreux sont les véhicules incendiés et les hommes touchés. Nous comptons les premiers morts alors que beaucoup de blessés appellent au secours.* »

Le personnel du 1^{er} Bataillon médical se prodigue sans limites.



Charles Vignes © M.O.L.



Alain Le Bihan © FFL.net

Quant aux responsables du service médical, le colonel médecin Charles VIGNES et son adjoint le lieutenant-colonel médecin Alain LE BIHAN, ils n'ont pas quitté un seul instant les deux ambulances chirurgicales mobiles, où ils se sont efforcés, avec une poignée de très jeunes diplômés sénégalais et plusieurs aides-soignants (on les appelle « vaseline ») « promus » sur le terrain par les circonstances, de recoudre et sauver autant de blessés que possible. C'est un travail extraordinaire, si l'on considère qu'il est accompli dans des conditions critiques par des hommes souvent plus que quadragénaires qui ne sont plus aptes à servir sur le terrain.

Le courage d'oser. Giors Oneto, trad. de l'italien par Petro Petrucci, Revue de la Fondation de la France Libre n° 56 et 57, septembre 2015.

René MITTENAERE

Bataillon de Légion



Les 16 et 17 juin, notre Bataillon se trouve devant le piton de Radicofani lorsque brusquement, succédant à une accalmie, des obus de mortiers viennent éclater sur notre Compagnie.

Le Légionnaire MAMOUKT, un Turc qui fait partie de mon groupe, est tué net à mes côtés, m'éclaboussant de son sang par deux blessures horribles. Il a la tête arrachée et une jambe sectionnée. Pour son compagnon inséparable, le Caporal HOSMAN (ce même Hosman avec l'aide duquel je fis plusieurs prisonniers en Tunisie) la perte de cet homme est irréparable.

Après avoir ramené la dépouille de notre compagnon vers un poste de secours à l'arrière, je me vois obligé de demander une équipe de renfort, car le Caporal HOSMAN, déprimé à un point maximum, ne réagit plus, même devant les situations les plus critiques.

J'obtiens, comme contingent d'appui, un petit Français, DURAND, et un Espagnol, deux hommes qui ont fait leurs preuves et qui me sont dévoués jusqu'à la mort.

LA BATAILLE DE RADICOFANI



... / ...



Et, remontant vers le piton, nous reprenons l'implacable combat. Cependant, je suis obsédé par plusieurs faits bizarres qui s'imposent avec une force toujours croissante à mon pauvre esprit torturé par les derniers malheurs qui nous ont accablés.

Depuis le départ de ce matin, j'avais été très étonné par l'attitude anormale du **Légionnaire MAMOUKT**. Il faut dire que Mamoukt était ce qu'on peut appeler un rude baroudeur. Pendant toutes les campagnes antérieures, jamais personne ne l'avait vu hésiter une seule seconde.

Il était d'un calme asiatique et c'est avec le sourire aux lèvres, ce sourire tranquille des hommes sûrs d'eux, qu'il partait, comme il en revenait d'ailleurs, pour une attaque.

Et cependant, toute cette journée l'avait vu rouspéteur comme pas un, c'était même avec une mauvaise grâce évidente qu'il m'avait suivi en progression vers les points stratégiques. Eh bien ! Ce fait constaté comme tant d'autres au cours de mes combats me donne la certitude que cet homme avait un vague pressentiment de sa fin proche.

« *Quien sabe ?* »

En arrivant sur le promontoire où le bombardement fait rage, un triste spectacle m'attend.

Plusieurs blessés et des morts sont éparpillés dans le secteur des avant-postes. Il n'y a pas une minute à perdre et c'est sur mon dos que les blessés sont évacués. Je suis bientôt inondé de sang (...).

Ma mission remplie, je viens faire mon apport à mon capitaine. Son premier geste en me voyant est de se précipiter vers moi pour me maintenir et me faire asseoir. Il est vrai que la pensée qui lui traverse l'esprit est que je suis gravement blessé et, me regardant dans une glace, je comprends sa crainte. Avec ma barbe de quatre jours, les plaques de sang séché qui me maculent la figure, mes vêtements littéralement imbibés de sang, je suis horrible à voir.

Je dois être terrible à regarder, ressembler à quelque fantôme sorti du tombeau, si j'en juge par la mine stupéfaite de mes interlocuteurs. Après la frousse que je viens de leur donner, je comprends qu'ils tiennent très peu à me contempler dans mon macabre accoutrement. Quelques heures plus tard, je suis à nouveau dans le secteur, où le bombardement n'a cessé de croître.

Mais à présent, les hommes se sont creusé des trous individuels et ce n'est que tard dans l'après-midi qu'un blessé grave et deux légers demandent d'être évacués après les premiers soins.

J'évacue mon grand blessé à deux cents mètres derrière un grand rocher, lorsque deux Légionnaires m'amènent un sergent allemand, gravement blessé par deux balles qui se sont logées dans les poumons.

Sa blessure est horrible à voir, mais aucune plainte ne sort de sa bouche. Mes soins sont d'abord accueillis avec une indifférence hautaine et malgré moi, je ne peux qu'admirer cet homme dont la stoïcité dépasse tout ce que j'avais pu voir jusque-là.

Cet homme, qui s'est battu jusqu'à la limite de ses forces, supporte sans broncher des douleurs atroces et, calmement, sentant peut-être la fin venir, il tire, après de nombreux efforts, un chapelet de l'une de ses poches et fait sa prière comme s'il était assis dans quelque église rustique de l'Allemagne.

Après quelques minutes de recueillement je m'adresse à ce brave dans un sabir moitié français, moitié allemand et lui témoigne toute mon admiration pour son calme courage.

Alors, avec un triste sourire, il me fait comprendre qu'il a mille fois souhaité cette mort, qui le met ainsi à l'abri de cette guerre inhumaine qui a fini par ne plus avoir de sens pour lui.

Nous aurions pu discuter plus longtemps si, juste à cet instant, plusieurs obus de gros calibres n'étaient venus tomber sur notre abri précaire.

Ils éclatent en éventail à une quinzaine de mètres de nous lorsque soudain, je suis projeté contre terre et assourdi par un bruit de tonnerre. Encore une fois, je viens d'échapper de justesse à une mort quasi certaine et sans ma chance habituelle, pour moi aussi, la guerre finissait à cet endroit. Le sergent allemand, lui aussi est sauf, protégé qu'il était par deux levées de terre entre lesquelles il était allongé, mais le Légionnaire qui se trouvait à ma droite vient d'avoir les deux jambes arrachées.

Mais une jeep s'est arrêtée à quelques mètres et je fais immédiatement évacuer le sergent allemand tout en lui souhaitant bonne chance de tout mon cœur.

Je sais que cet Allemand était pour moi un ennemi, je sais que nos combats les uns contre les autres, mais, aujourd'hui encore, je suis prêt, s'il est toujours en vie, à lui renouveler mon admiration pour son calme courage, pour son abnégation, et son sang-froid et pour ce faire, je n'hésiterais pas à aller le retrouver dans n'importe quel coin de l'Allemagne.

René Mittenaere, *L'Héroïque épopée*, Promotion Edit, 1967.

LA BATAILLE DE RADICOFANI

18 JUIN JOUR DE L'ATTACHE
« RADICOFANI OU LE COURAGE D'OSER »



Le commandant Gabriel BRUNET DE SAIRIGNE devrait pouvoir compter sur l'appui des chars et de l'artillerie divisionnaire, mais, malheureusement, les chars sont bientôt stoppés et ne peuvent pas quitter la route – surtout les très lourds Sherman du 8^e régiment de chasseurs d'Afrique du lieutenant-colonel SIMON – sans risquer de s'enliser. L'axe routier, par-dessus le marché, a été complètement miné et l'artillerie allemande, très active, la vise en enfilade.



Gabriel Brunet de Sairigné © M.O.L.



Insigne du 8^e R.C.A.

La mobilité des Panzer germaniques, qui se replient tout de suite après avoir tiré, fait le reste. A l'inverse, les batteries du 1^{er} Régiment d'Artillerie, éparpillées comme elles le sont sur un terrain très vaste, n'arrivent même pas à coordonner leur action, car les communications sont très mauvaises.

Pendant ce temps, notre colonne est à l'arrêt à quelques centaines de mètres du tristement célèbre Palais de la Poste, et les pertes françaises en moyens et en hommes ne sont pas négligeables.

Les choses semblent mal tourner, et la situation n'est pas meilleure sous les bastions, où les fantassins du 22^e B.M.N.A, protégés par les anfractuosités et les reliefs, ne peuvent même pas mettre le nez dehors. On est loin de conquérir la forteresse.

Et soudain, heureusement, la situation change. Avec la complicité d'un fort orage, dont les éclairs et le tonnerre se mélangent au refrain des mitrailleuses, aidés par le brouillard des bombes fumigènes qui assombrissent encore plus la zone, les légionnaires de la 3^e compagnie avancent jusqu'à la Casa del Podestà (autre nom du Palais de la Poste), mais semblent incapables d'aller encore de l'avant. Ils risquent même la débandade, cloués qu'ils sont sous le feu infernal des mitrailleuses que tout le monde continue à appeler des Breda, alors qu'en réalité, il s'agissait des fameuses MG 42 allemandes.

On en vient à de violents combats corps-à-corps, qui font de nombreux blessés, dont le commandant même de la compagnie, le capitaine CARRE DE LUZANCAIS Carré de Luzançais (dit de la Hautière).



François Carré de Luzançais
© M.O.L.

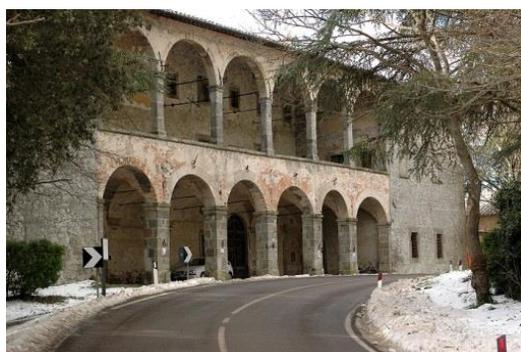
Pour sa part, le commandant DE SAIRIGNE entraîne les deux autres compagnies à l'assaut du côté est de Radicofani. La résistance allemande est vigoureuse, et les pertes sont également nombreuses, dans ce secteur. Il y a plusieurs manières de mourir, comme l'atteste notre sergent MITTENAERE : « Un de nos hommes a été tué par un bloc de pierre qui s'est détaché au sommet d'un immeuble. »

La résistance allemande est énergique. Pourtant, les légionnaires et les tirailleurs du bataillon algérien arrivent enfin, en début d'après-midi, à forcer les défenses extérieures. Les combats se poursuivent dans les ruelles et les maisons du vieux bourg pour la conquête de la forteresse.

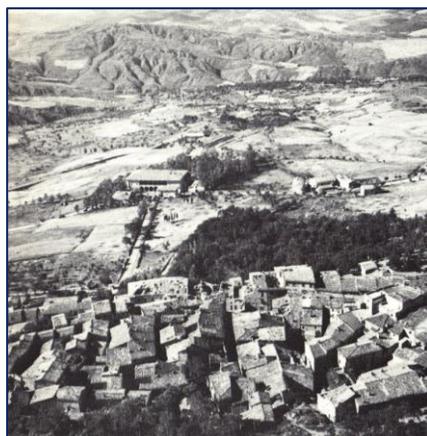
LA BATAILLE DE RADICOFANI



« RADICOFANI OU LE COURAGE D'OSER »
18 JUIN JOUR DE L'ATTAQUE



Le Palais de la poste © Giors Oneto



Le Palais de la poste et le village de Radicofani
vus du donjon © Giors Oneto

Le Palais de la Poste est tombé quelques heures plus tôt, grâce à l'exploit de quelques courageux. Voici comment les choses se sont passées : alors que la bataille fait rage tout autour, le **sous-lieutenant Jean POIREL** et six légionnaires arrivent à pénétrer par une ouverture latérale et se dispersent dans le bâtiment, pour le ratisser depuis les caves jusqu'aux greniers, promptement aidés par leurs compagnons, auxquels ils ont ouvert le chemin.

En très peu de temps, de nombreux Allemands sont faits prisonniers (*bien que le chiffre de « 90 à 100 prisonniers » cité à ce propos dans plusieurs relations semble exagéré*).



Jean Poirel © M.O.L.



Yves Jullian © M.O.L.

Plutôt que de se rendre, le major Rathjens préfère, dans la tradition de la vieille garde prussienne, dont son régiment est issu, se tuer d'un coup de revolver, après avoir endossé toutes ses décorations – plus de trente !

Quant au **sous-lieutenant Yves JULLIAN**, il s'empare – sa « folle témérité » est devenue une légende – du « Torrione » (la grosse tour), en escaladant en début d'après-midi, avec huit légionnaires, l'étroit chemin rocheux qui y conduit depuis le bourg.

Avec sa fougue habituelle, il n'hésite pas à pénétrer seul dans la tour pour la « nettoyer » méthodiquement à coups de grenades.

Nez à nez avec sept allemands, il les capture. Vers 17 h, plus de résistance.

115 prisonniers, c'est le prix assez cher payé par l'ennemi au cours de ces combats furieux.

Après avoir battu en retraite, les Allemands se réorganisent et, à la tombée du jour, lancent une violente contre-attaque avec l'appui des chars. Le 1^{er} B.L.E. est particulièrement en alerte. Les légionnaires, bien déployés et bien dirigés, repoussent l'ennemi.

C'est lors de cette action que le **sous-lieutenant Yves JULLIAN** est grièvement blessé au visage et à la jambe gauche par des éclats de grenade, alors qu'il porte secours à l'un de ses hommes.

Malgré leurs efforts, les Allemands sont obligés de lâcher prise. Ils quittent Radicofani, mais ne manifestent aucune intention de se replier vers le Val d'Orcia. Ils ne le feront que le jour suivant, harcelés par la 13^e D.B.L.E. qui consolide ses positions en ratisant le bourg et ses alentours.

Des deux côtés, on ramasse les morts.

Le courage d'oser. Giors Oneto, trad. de l'italien par Petro Petrucci, Revue de la Fondation de la France Libre n° 56 et 57, septembre 2015

Dans une salle du donjon, une fresque un peu effacée par le temps représente les Français et les Siennois défendant le château fort de Radicofani contre Florence en 1555. On les voit déverser des paniers remplis de pierres sur les assaillants et en assommer d'autres à grands coups d'épée. Au-dessus, une inscription en latin rappelle cet événement : « *Les défenseurs de la forteresse de Radicofani sous le chef magnifique Octaviano de Octavinis ayant reçu un renfort cent cinquante fantassins conduits par Jules de Vienne mettent en fuite les soldats du duc de Côme.* »
Bernard Saint Hillier

Jean PROSZEK

le 18 juin 1944, à Radicofani, alors que sa section est clouée au sol par des tirs nourris d'armes automatiques et de grenades provenant d'une demeure tenue par l'ennemi, il se porte résolument vers cette position et engage, à moins de 20 mètres, un duel avec une mitrailleuse située dans une fenêtre. Se levant sous une grêle de balles, il tombe mortellement touché face à l'ennemi et l'arme à la main.



LA BATAILLE DE RADICOFANI

**RADICOFANI MAI 2024
VOYAGE MÉMOIRE EN ITALIE
DE LA DELEGATION DE LA 1ère D.F.L.**



Printemps 1944 – La 1ère Division Française Libre dans la Campagne d'Italie – Blog 1ère DFL



LA BATAILLE DE RADICOFANI



LA DISPARITION DU COMMANDANT JEAN-CLAUDE LAURENT-CHAMPROSAY BLESSE LE 18 JUIN



Le 18 juin au soir, la division perd un de ses plus anciens officiers et de ses chefs les plus valeureux.

A 8 km au sud de Radicofani, le lieutenant-colonel **LAURENT-CHAMPPROSAY** part reconnaître lui-même une

route vers le secteur voisin à l'ouest, où la 3^e D.I.A attaque le Monte Amiata.

En raison de l'avance rapide et des destructions, les liaisons avec les Algériens se font mal. Pour assurer le contact, **LAURENT-CHAMPPROSAY** s'engage dans un chemin boueux vers le carrefour de Scotto Morto.

Sa jeep saute sur une mine. Il est ramené grièvement blessé à l'ambulance Spears où il meurt dans la nuit. Le lendemain, ses camarades le conduisent au cimetière divisionnaire de San Lorenzo Nuovo. Il pleut. **BROSSET**, étranglé par l'émotion, ne peut prendre la parole.

LARMINAT, dans un bref discours, cite **LAURENT-CHAMPPROSAY** en exemple de bravoure et de devoir. Les derniers honneurs sont rendus par quelques hommes du 1^{er} RA, pendant qu'au loin la canonnade se poursuit.

LAURENT-CHAMPPROSAY laissait à la 1^{ère} DFL une artillerie modèle. Le 1^{er} RA qu'il a marqué de sa personnalité s'était montré aussi efficace dans l'offensive en Italie qu'il l'a été dans la défensive à Bir Hakeim. Grâce au réseau de transmissions assuré avec des postes radio SCR 608 et 610, le régiment était une unité tactique vivante que coordonnait son chef jusque dans les détails.

LAURENT-CHAMPPROSAY était, sans interruption, en contact personnel non seulement avec ses commandants de groupe et avec le P.C. de la division, mais aussi avec ses officiers de liaison auprès des brigades, des bataillons, voire des compagnies, qui marchaient en première ligne avec les fantassins dont ils partageaient la vie rude et dangereuse.

Il communiquait aussi directement avec les piper-cubs du lieutenant **LAPORTE** qui, constamment en l'air, découvraient les objectifs, réglait les tirs et renseignaient sur les mouvements de l'ennemi. Par ces antennes, il vivait chaque instant du combat et pouvait y jeter en quelques minutes la puissance formidable de ses quarante-huit canons.

En agissant ainsi par concentrations massives, le 1^{er} R.A. avait gagné à lui seul maints combats, arrêté toutes les contre-attaques et souvent sorti l'infanterie de situations critiques.



Les cinquante mille obus qu'il avait tirés en trois jours au Garigliano avaient sans aucun doute assuré le succès de la division.

Puis au cours de l'avance vers Rome et vers Radicofani, **LAURENT-CHAMPPROSAY** avait, sans leur laisser de répit, poussé ses groupes en avant au plus près du combat, avec une énergie froide qui contrastait avec le dynamisme tumultueux de **BROSSET** : ils se déplaçaient la nuit, s'installaient à l'aube, réglait leurs tirs dès les premières lueurs du jour, et étaient prêts en quelques instants à appuyer l'attaque quotidienne. Ils repartaient parfois dans la même journée pour se déployer à nouveau, tirer à peine prêts et repartir encore. Et lorsque la division était restée au repos à Pontecorvo, le 1^{er} R.A. avait continué en appuyant la 4^e D.M.M. devant Frosinone. En six semaines de campagne, il avait perdu cinq capitaines commandants de batterie, tous tués en liaison auprès de l'infanterie.

Yves Gras La 1ère D.F.L. Les Français Libres au combat, Presses de la Cité, Paris, 1983



LA BATAILLE DE RADICOFANI

LA DISPARITION
DU COMMANDANT JEAN-CLAUDE LAURENT-CHAMPROSAY
BLESSE LE 18 JUIN



Paul MORLON
1^{er} Régiment d'Artillerie



Chef d'escadron Paul MORLON.

Le 18 juin, LAURENT-CHAMPROSAY accompagné du Commandant RAVET, son adjoint, décide de faire une liaison vers l'A.D. de la 3e D.I.A. qui progresse à notre gauche. Le Colonel conduit lui-même le Command-car. Arrivés à un chemin très près du front, RAVET conseille à son chef de ne pas continuer : des mines antichars ont été récemment posées et sont très visibles. Le Colonel n'insiste pas et revient.

Le lendemain, il envoie le Capitaine MESSENGER (X 34), de son État-Major, pour faire la liaison. Le chemin n'a pas été déminé.

L'officier fait demi-tour au même endroit, revient et rend compte.

« - Auriez-vous peur ? »

« - Non, mon Colonel, mais j'applique le règlement qui est formel. »

« - Bon, je vais y aller moi-même ; les mines, cela s'évite. »

Et les voilà partis. LAURENT-CHAMPROSAY prend une ultime précaution, il se fait précéder par l'Adjudant-Chef BIRAUD, l'homme des missions délicates ou frôlant l'impossible, au volant d'une jeep. En vain.

Le rendez-vous avec la mort est programmé. Toutes les mines ne seront pas évitées, et l'une d'elles, sur laquelle la jeep est passée sans dommage, saute sous la pression de la roue avant-gauche du véhicule, blessant très grièvement le Colonel MESSENGER est très choqué, mais n'a rien de cassé.

La nuit suivante, LAURENT-CHAMPROSAY meurt à l'ambulance chirurgicale.

Le 18 au matin, le Lieutenant DE QUINSAC, du 1er groupe, est tué en liaison auprès de l'infanterie.

Le 19 juin, ma batterie est retirée du combat pour rendre les derniers honneurs aux deux officiers, lors de leur enterrement à San Lorenzo.



De droite à gauche au premier rang
Jacques Ravet est le troisième



Un artilleur en Italie



Discours émouvant du Général DE LARMINAT (commandant le corps d'armée des deux divisions engagées) pendant que la canonnade, très proche, se fait entendre.

Je note à l'époque :

"Nous avons perdu un chef qui a été parfois très dur, injuste, mais dont la haute valeur morale, la conscience militaire s'imposaient à tous."

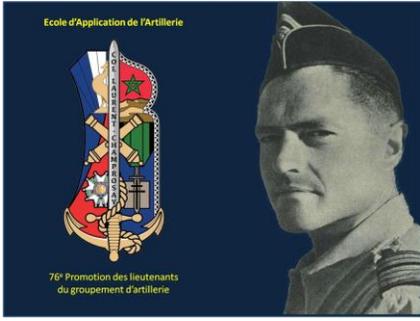
Il était également dur pour lui-même et vivait comme un ascète. Son régime alimentaire était des plus sommaires : les rations les plus simples de l'armée américaine, les rations K les moins encombrantes, les moins gastronomiques, mais les plus vite mangées. Il manquait de chaleur humaine, à moins qu'elle ne fut cachée »

Paul Morlon,, Souvenirs d'un officier d'artillerie coloniale



Artilleurs en action en Italie

LA BATAILLE DE RADICOFANI



**PELERINAGE DE LA 76^e PROMOTION D'ELEVES OFFICIERS
DU GROUPEMENT D'ARTILLERIE DE L'ECOLE D'ARTILLERIE
SUR LES TRACES DE LEUR PARRAIN
LE COLONEL Jean-Claude LAURENT-CHAMPOSAY
(2022)**



Voyage mémoire de la Délégation de la D.F.L en mai 2024





Gustavo CAMERINI

Légion étrangère



Dépassé Acquapendente, nous arrivons dans un lieu qui est un très beau souvenir parce que c'était un lac, le lac de Bolsena, mais c'est ici que les affaires commencent à se gâter.

Oui, il y a un B.M. qui a voulu le dépasser et il s'est fait rejeter en arrière parce que c'est là que les Allemands commencent à résister. Il y a paraît-il un bataillon allemand qui tient là et il faut enfoncer ce premier coin. Pas gai, mais il faut le faire.

On nous annonce que l'attaque doit se faire le lendemain mais que nous recevons un très gros renfort en chars. Ce sont les Américains qui vont nous envoyer des *Sherman*. Ils arriveront cette nuit et nous attaquerons. Ceci est assez consolant.

Avec le capitaine LANGLOIS, on commence à se préparer sans perdre de temps, puisque l'ordre est venu pour le lendemain d'avancer cette action, qu'il faut conduire malgré la résistance allemande si celle-ci se présente vraiment comme il paraît. Donc ce sera pour le lendemain vers 4h, mais bien entendu, nous attendons d'abord que les chars américains arrivent, et comme les *Sherman* c'est très puissant, ce sera un beau travail avec eux.

C'est le moment d'aller se coucher, c'est-à-dire d'aller s'allonger sur le terrain. Les hommes savent que le lendemain, ça chauffera, mais ils sont habitués.

Il s'allongent par-ci par-là en creusant parfois un trou pour être plus tranquille, mais nous ne pensons pas que cette nuit il y aura un bombardement comme celui du Monte Leucio, par conséquent, on se repose, malgré la petite émotion que donne toujours l'idée que le lendemain, il faudra partir à l'attaque.

Les heures passent ; je dors mal.

Tout d'un coup, de loin, de très loin, j'entends un bruit de ferraille. Quel plaisir de l'entendre ! Il n'y a pas de doute, voici les chars qui arrivent.

Le grondement de moteur s'approche toujours plus, toujours plus. Enfin on est content, je crois que toute la compagnie s'est réveillée pour entendre cette délicieuse musique. C'est une véritable symphonie pour nous que d'entendre les moteurs de ces *Sherman* qui s'avancent dans un fracas du diable d'ailleurs.

Ils sont sur la grande route, sur cette via Cassia, qu'ils esquintent complètement avec leurs chenilles et tout leur bataclan.

Les chars se suivent en file indienne. Je lève la tête de ma couchette improvisée pour voir ce qui se passe.

Les chars, énormes dans la nuit, nous dépassent un peu et s'arrêtent enfin, toujours en file indienne, sur cette grande route.

Il doit y en avoir une trentaine je pense.

Très bien, très bien. On peut se rendormir avec beaucoup plus de tranquillité qu'avant.

Vers 3h du matin, je me lève et je vois qu'il y a un certain mouvement chez nous. Les hommes commencent déjà à se préparer...

Avec LANGLOIS, nous décidons d'aller maintenant contacter les Américains car il faut se mettre d'accord pour le mouvement à faire en avant. Connaissant un peu d'anglais, c'est moi qui vais chercher le commandant des chars.

Alors je cherche, je trouve quelqu'un d'éveillé, et enfin j'arrive à trouver le chef de bataillon... qui dormait assez tranquillement et qui se réveille assez énervé.

Je me présente : « *Voilà, nous sommes les troupes de la Légion, les troupes françaises, et nous voudrions nous entendre pour l'opération que nous allons faire dans une heure ou deux* ».

Le commandant américain me toise et me dit : « *faire une opération ? Bouger ? Pas question ! Nous sommes ici et nous y restons !* ». Là-dessus, je commence à me fâcher. Je demande : « *Mais nous n'êtes pas venus ici pour une opération d'attaque à faire avec nous ?* ». Le type ne prend même pas en considération ce que je lui dis et me répond tranquillement : « *Il y a les mines et nous ne bougeons pas tant que le terrain n'a pas été complètement purgé de toutes les mines* ». « *mais, je dis, avez-vous constaté qu'il y avait des mines ?* » « *Non me répond-t-il d'un air absolument sûr, et quoi qu'il en soit, tant que le terrain n'est pas déblayé de tout, nous ne bougeons pas* ».

Je retourne au camp, notre décision est prise, d'ailleurs il n'y avait pas à choisir : nous allons attaquer sans les chars.

Voilà donc notre unité qui commence à marcher sur cette voie Cassia, en longeant les chars qui restent immobiles. Par-ci, par là, un soldat américain nous salue en levant le pouce en l'air ou en faisant le signe du V.

Je ne peux pas vous dire les remarques que faisait la Légion parce que ce ne serait pas correct, mais les injures qui partaient de nos hommes vers ces braves gaillards qui nous regardaient avec sympathie, eh bien je ne peux vous les décrire.

On a envoyé quelques patrouilles pour voir le terrain et surtout pour savoir s'il y avait ces fameuses mines qui nous auraient gênés aussi, évidemment. Les patrouilles reviennent tout de suite et nous annoncent : « *Nous, on a pas vu de mines, mais on a pas vu non plus d'Allemands non plus ! – Quoi, pas d'Allemands ? – non, ils sont partis* ».

Ils étaient partis pendant la nuit.

Sans doute, après avoir entendu le fracas des *Sherman*, les Allemands se sont-ils dit : « *Mieux vaut partir, on les retrouvera plus tard* ».

Donc pas de combat, rien du tout, on était tous de bonne humeur. C'est normal.

Au matin, notre compagnie et d'autres encore, tout le bataillon, se remet en marche sans avoir tiré un coup de fusil.

Gustavo Camerini : Ce soir nous monterons tous au Paradis, Ed. A. Barthélémy 2002

18 JUIN : LE B.M. 21 AU MONTE CALCINAJO



Le 18 juin, la 4e brigade reprend son dur et lent cheminement dans la montagne sous un ciel triste et balayé d'averses.

Le B.M. 21 repart à l'aube vers le Monte Calcinajo (732 m).

Il marche droit au nord, largement déployé dans un terrain coupé et raviné.

La 1^{ère} compagnie du capitaine COUTIN occupe le sommet du Calcinajo, la cote 732, à 9h40.

Il n'y trouve pas d'Allemands. Cela paraît bizarre, car la position est importante. Elle commande deux vastes compartiments de terrain, la vallée de la Paglia au sud et celle de l'Orcia au nord. Elle permet également de prendre à revers le village de Radicofani qu'attaque, au même moment, la légion étrangère.

Cependant de part et d'autre du sommet, les 2^e et 3^e compagnies tombent sur l'ennemi en abordant la route qui suit la ligne de crête. Un combat de rencontre s'engage. Le front du bataillon s'étire alors sur 3,5 kilomètres. La distance et les accidents du terrain isolent les unités. La ligne de contact reste floue et incertaine.

Une voiture allemande — une Peugeot 202 peinte en kaki — passe tranquillement sur la route au milieu du bataillon. Elle est arrêtée in extremis par une mitrailleuse de la 3^e compagnie du capitaine MAROIS. L'officier qu'elle transporte et son chauffeur plongent dans le ravin, laissant la voiture immobilisée entre les lignes. Deux heures plus tard, ils se font tuer en essayant de récupérer une carte oubliée dans l'auto, sur laquelle sont indiquées les positions de batterie de l'artillerie allemande.

A la 1^{ère} compagnie, vers midi, tout est calme. Des nuages bas passent lentement sur la montagne et couvrent peu à peu le sommet d'un épais brouillard.

C'est alors, à 14h30, que sur les pentes nord, un groupe d'hommes surgit dans la brume devant la section du sous-lieutenant CHIARI. Arrivés à portée de voix, ils essaient de se faire passer pour des Américains. Ils portent en effet des casques ronds à bords droits qui ressemblent à ceux des G.I.

A la section CHIARI, étonnée et indécise, on les laisse avancer. La méprise est de courte durée. Dès que les tirailleurs s'arrêtent, sans méfiance, se lèvent pour les accueillir, ils sont mitraillés à moins de 20 mètres.

CHIARI lui-même s'y trompe : « Cessez le feu, crie-t-il, ce sont des Américains ! »

En fait, ce sont des parachutistes allemands, une compagnie de 150 hommes du 3^e Fallschirmjäger Regiment.



Bundesarchiv, Bild 1011220123-23
Foto: Brömmel 1 Juni 1940

Amenés en camions vers 13h à 1500 mètres au nord-ouest du Calcinajo, ils ont gravi les pentes par un ravin encore noyé de brume.

De ses positions, à 2 km à l'est du sommet, la 2^e compagnie du capitaine MAMAY les a vus arriver. Mais sa radio est en panne et elle n'a aucun moyen de prévenir le capitaine COUTIN ou le chef de bataillon. Elle assiste impuissante à l'attaque. Le combat s'engage à très courte distance. Les tirailleurs se défendent âprement, le coupe-coupe à la main. Mais CHIARI et ses gradés européens sont tous mis hors de combat.

Le capitaine COUTIN qui accourt de son P.C. pour voir ce qui se passe tombe mortellement blessé.

Le lieutenant TABUTEAU, un des plus anciens cadets de la France libre, entraîne sa section à la contre-attaque dans le flanc gauche des assaillants. L'ennemi, surpris, hésite un moment. Mais TABUTEAU est blessé, ses trois sous-officiers sont tués. Presque tous les cadres de la 1^{ère} compagnie sont maintenant à terre. La section CHIARI perd du terrain.



Etienne Tabuteau © françaislibres.net

Sur toute la position où la brume s'est levée, la confusion est grande. Courbant le dos sous les balles, les tirailleurs commencent à refluer et à descendre sur les pentes sud. A grands cris, les quelques gradés encore valides les arrêtent pour qu'ils fassent tête à la contre-pente.

Les deux autres compagnies du bataillon qui suivent à vue le déroulement de l'attaque sont trop éloignées pour intervenir. Et d'ailleurs, elles sont toujours accrochées sur la route.

La situation est sauvée par le radio de la 1^{ère} compagnie, le soldat PICHINI, qui, resté seul en avant avec son poste, a alerté le P.C. du bataillon.



18 JUIN AU MONTE CALCINAJO



... /... Tout en se défendant à la mitrailleuse dans son trou, il décrit avec beaucoup de sang-froid tout ce qu'il voit. Grâce à ses indications, le capitaine FOURNIER peut demander un tir d'arrêt que la 1^{er} R.A. déclenche en moins de trois minutes.

Le tir tombe au beau milieu des assaillants.

Pris sous un déluge d'obus, les Allemands refluent avec des pertes. Leur contre-attaque a échoué. Mais le terrain n'est plus à personne. Le sommet du Calcinajo, enjeu du combat, reste inoccupé.

A la 1^{ère} compagnie, tous les cadres européens, sauf deux, sont tués ou blessés.

Reprise en main par le capitaine MULLER, elle réoccupe le Calcinajo vers 16h.



Fin juin 1944 à Tarente : Cap R. Muller Cap Blay Méd
Cap Peyrusse Cap R. Fournier © famille Peyrusse

Au poste de secours, le capitaine COUTIN agonise sur un brancard. Mais avant de mourir, il se redresse pour rendre compte au capitaine Fournier : « Nous avons été contre-attaqués, mais la compagnie a tenu. »

Dès le début de l'attaque allemande, le colonel RAYNAL, de son P.C. de Celle-sul-Rigo, a rameuté toute la brigade vers le Calcinajo.

A 15h30, il pousse le capitaine ROUDAUT et deux compagnies du B.I.M.P. sur camions de San Casciano à Madona dalle Vigne.

Puis, à 16h15, il donne à ROUDAUT l'ordre de dégager le B.M. 21 par l'ouest et au B.M. 24 d'attaquer par l'est. La situation est déjà rétablie au Calcinajo lorsque ces renforts arrivent. Ils s'alignent sur la crête de part et d'autre du B.M. 21 face aux Allemands qui se maintiennent toute la soirée sur l'extrémité nord de la croupe.

Au cours de sa mise en place, le B.I.M.P. a été soumis à des tirs d'artillerie et de chars qui lui ont causé des pertes.

Le capitaine BLANCHET, qui avait combattu à Bir Hakeim, a été tué et le sous-lieutenant ZUINGHEDEAU blessé par le même obus de 88.

En fin de journée, le B.M. 24 pousse la 2^e compagnie du capitaine PARISON en reconnaissance sur Fonte Vetriana, au pied du Monte Cetona. Le village est fortement tenu. Faute de chars pour réduire les mitrailleuses retranchées dans les maisons, la 2^e compagnie ne peut l'aborder.

La section de l'aspirant Le MARINEL est décimée sur un glacis à droite de la route.

Le B.M. 24 doit se replier de nuit. Les pertes sont sérieuses.

Les deux aspirants Le MARINEL et TRIPIER, amis depuis Londres, ont été tués quatre ans jour pour jour après leur arrivée en Angleterre.

Yves Gras La 1^{ère} D.F.L. Les Français Libres au combat, Presses de la Cité, Paris, 1983

Roger Malfettes

Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique



Le Bataillon de Marche n° 21, en mauvaise posture dans les Monts Calcinajo, sollicite aide et appui. Avec la 2^e compagnie, l'ensemble sous le commandement de ROUDAUT, nous fonçons pour, si possible, l'aider à desserrer son étreinte.

Le terrain offre un nivellement favorable à notre prise de contact. PIQUET, qui s'est joint à nous, nous couvre sur notre gauche et assure la liaison avec la 2^e compagnie où se trouve René ZUINGHEDAU. Les jeeps d'ATTAL suivent.

Elles seront d'un grand secours.

Alors que nous abordons un chemin vicinal qui court sur une petite ferme, nous sommes pris à partie par des 88. Aucun bruit de départ ne précède le claquement sec de l'impact. Il et ils ne sont pas loin. Le long du chemin, une petite rigole d'écoulement des eaux, mais pas assez profonde pour nous abriter. Brutalement à découvert, nous sommes tirés comme à la foire.

Comme nous n'arrivons pas à les localiser et que nous courons le risque de nous faire « casser la pipe », nous n'avons qu'une solution, qu'une seule chance, courir jusqu'à la ferme pour nous mettre hors vues. C'est un pari qu'il faut tenter.



Nous n'en menons pas large avec JOUANY (photo) que BOSSARD nous a donné en renfort. Nous nous ruons, bondissons dans la courette ; la margelle du puits vole en morceaux.

Stoppé dans sa course, PAUL-MARIE, l'agent de liaison du groupement, projeté vers l'avant, s'abat comme un énorme caillou, rebondit sur un ou deux mètres. Nous le traînons avec JOUANY mais sans succès. De plus, nous sommes pris pour cible, une salve siffle à nos oreilles, à nous brûler tant elle est proche. Elle ouvre un grand trou dans le mur devant nous, pulvérise une porte. Notre salut. Nous abandonnons PAUL-MARIE, tué sur le coup, qui se vide de son sang et nous engouffrons dans la ferme. J'atterris sur mon képi qui, durant le plongeon, m'a précédé. A plat ventre, nous rampons derrière les murs. Les lapins que nous étions sont dans leur terrier, non sans un¹⁸ soupir de soulagement.



LE 18 JUIN AU MONTE CALCINAJO



... / ... Toute déchiquetée qu'elle soit, l'habitation fait écran entre les observateurs boches et nous. La situation s'est modifiée à notre avantage car maintenant, nous pouvons espérer les repérer tout en explorant la bicoque à la recherche de ce que nous avons baptisé de « pièges à cons », que les nazis laissent derrière eux.

Pour l'instant, impossible d'approcher **PAUL-MARIE** qui nous fixe d'un regard insupportable... J'ai comme le sentiment qu'ils vont le tuer une seconde fois. Je suis glacé d'émotion.

MAHEUX, qui a exploré la maison, vient rendre compte qu'il n'a rien décelé mais que dans la cuisine, une table est dressée avec dans un plat un cochon de lait rôti encore chaud.

Notre incursion a du surprendre les occupants qui ne doivent pas être loin.

Attention ! L'avertissement est entendu en même temps que les impacts des balles d'une arme automatique qui s'écrasent sur l'huis de la porte de la cuisine qui donne sur les annexes.

L'arme a été repérée par **PECRO**. **PLONEIS**, **CARON**, **DIJOUX** sortent couverts par **Bill** et **Ben** pour aller neutraliser le tireur. Ils reviennent avec l'arme et trois servants. Nombre identique aux couverts. Similitude sans plus, mais indication quand même.



Joseph Pécro © M.O.L.



© Bundesarchiv

Ils sont jeunes. Ils saluent par un « Heil Hitler » claquant qui égratigne mes oreilles. Je me retiens de leur envoyer un coup de crosse dans la gueule.

Casimir, qui s'apprêtait à traduire mes questions, n'a pas à intervenir. « *Nous sommes lorrains, des jeunesses hilériennes, volontaires* ». Salauds. Mitraillettes aux fesses, je les expédie relever le corps de **PAUL-MARIE**. Pas d'hésitation ou je les descends. Ils s'exécutent. Je leur fais ôter leurs vareuses, leur ceinture, bretelles, délayer leurs godillots. Une main sur la tête, une pour maintenir le pantalon, ils quittent la ferme pour nos arrières, au pas, en empruntant le chemin qui nous a conduits jusqu'ici. Ils n'arriveront pas au Bataillon, nul n'a jamais su pourquoi.

Dans l'accalmie qui suit, **Popaul** vient nous faire savoir que **R. ZUINGHEDAU**, blessé, a été évacué. Les brancardiers emportent le corps de **PAUL-MARIE**. Le capitaine **BLANCHET**, qui commandait la compagnie serait tué ? **BOSSARD**, qui visite la compagnie nous rassure : pour l'instant nos pertes se « résument » à celles citées plus haut.

Roger Malfettes, 30 calots bleus à liseré rouge, éd. familiale

LE 22 B.M.N.A AU MONTE CALCINAJO

Pendant la journée, à l'est de Radicofani, le 22^e B.M.N.A. s'est emparé des hauteurs qui relient le bourg au Monte Calcinajo.

Le **Capitaine MEZAN**, commandant la compagnie lourde du 22^e B.M.N.A., est tué lors du repli des Allemands par un obus de plein fouet au carrefour de Madonna delle Vigne.



Paul Mezan © M.O.L.

Avec lui disparaît une des figures les plus typiques de cette petite société fermée que sont les FFL. Echappé du Maroc en avion, il avait rallié la France libre à Gibraltar et, depuis, on le voyait toujours à l'avant au combat, toujours ganté de blanc, baroudeur intrépide et intransigeant, au regard direct, au franc parler, railleur, à la mine insolente. Il avait l'air d'un seigneur et il était un seigneur.

Germaine SABLON

22^e B.M.N.A



Toujours l'avance continue.

Nous passons rapidement Rome.

Rallié le 18 Juin 1940 à Londres, un **Paul MEZAN** ne pouvait mourir qu'un 18 Juin, puisque la délivrance de la France était sa seule raison de vivre.

Le 17 au matin, **Jean-Pierre AUMONT** me disait :

– *Connaissez-vous la dernière de Mezan ? Ses hommes et lui sont dans la boue mais leurs bottes brillent. Ils ont fait des prisonniers cette nuit.*

Paul MEZAN ! Il avait été l'âme de la lourde.

Je voulais pour lui, comme pour les autres, tenir ma promesse, mais il m'avait demandé d'être revêtu de son costume d'officier de tirailleur, on ne trouva pas sa cantine tout de suite, et ce n'est que plus tard que l'on put clouer ses vêtements sur sa bière. Le **lieutenant DUVAL**, qui m'avait accompagnée en Jeep jusqu'à la montagne, avait dû me laisser au P.C. du bataillon.

Un de mes filleuls du D.C.R. m'accompagne jusqu'à flanc de coteau où se trouvait le petit cimetière de Celle-sur-Rigo. Devant une petite chapelle improvisée, reposait **Paul MEZAN** et je fus frappée par l'air grave, douloureux de ces rudes paysannes italiennes en prières. Un de ses hommes me dit à l'oreille : *il y a deux jours que nous combattons près du village, elles le connaissent, elles l'admiraient.*

Son enterrement eut lieu à San-Lorenzo Nuevo, devant la compagnie.

La 1^{ère} D.F.L. était relevée depuis la veille et allait repartir vers les plaines d'Albanova près de Naples.

Extrait de la Revue de la France Libre, n° 79, 18 juin 1955 – numéro spécial.



LE BATAILLON DU PACIFIQUE DU 13 AU 21 JUIN

Extraits de Journaux de Marche Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique (Archives Eric Minocchi)

Journal de Raoul MICHEL-VILLAZ



Raoul MICHEL-VILLAZ du 1er contingent du Bataillon du Pacifique. Tireur F.M. blessé à Bir-Hakeim puis à Radicofani le 18 juin 1944. Cité à l'Ordre du Régiment puis à celui de l'Armée pour sa bravoure. (Collection Robert KOLLEN)

13 juin A 5h, réveil préparation de départ. Nous partons à 7 heures. Nous traversons les non au loin. Nous rencontrons beaucoup d'ambulances qui reviennent du front. Les faubourgs de Rome sont pas mal endommagés. A 14h, nous arrivons à Montefiascone.

Nous prenons position au sommet d'une petite colline. Il pleut à verse. Nous sommes mouillés comme des canards. Nous subissons un violent bombardement. Quelques blessés dans notre secteur. Nuit calme. Nous restons jusqu'au 17 juin.

Journal de Roger LUDEAU

15 Juin On avance en direction de Lorenzo qui n'est plus qu'à 12 kms. Nos avant-gardes avancent toujours.

Témoignage de René AUFANT



Deux jour avant d'arriver à Radicofani, j'avais repéré un cerisier. Attiré par ses fruits, je grimpais au sommet de l'arbre lorsque je me fis tirer dessus par un canon de 88 allemand situé sur la colline d'en face.

Col. Louis Georges Viale

Je ne me fis pas prier pour sauter illico de l'arbre, au pied duquel je constatais des branches de 15 cm de diamètre sectionnées par les tirs. Le lendemain, j'avisais le commandant d'un *tank Destroyer* des fusiliers marins que j'emmenais sur une butte pour lui indiquer l'emplacement du canon de 88. Il prit toutes les coordonnées nécessaires, puis grimpa sur son char et, en un seul mouvement du véhicule vers le sommet de la butte ne faisant apparaître que la tourelle, il tira, puis redescendit aussitôt en marche arrière. Un seul coup de sa part avait suffi à détruire la pièce adverse. Nous constatâmes hélas, un peu plus tard, qu'à quelques mètres plus loin, ce canon avait tué des enfants italiens...

Journal de Raoul MICHEL-VILLAZ

17 juin Nous attaquons. Vers 4h du matin, nous prenons position sur Castel-Viscardo. Nous faisons quelques prisonniers. Il tombe de l'eau continuellement. Aucun rechange. Nous sommes méconnaissables, remplis de boue. Nous restons la journée sur le bord d'une petite rivière. Nuit calme.



Roger LUDEAU du 1er contingent du Bataillon du Pacifique.

Journal de Roger LUDEAU

17 Juin Décidément rien ne nous aura été épargné, après les terribles vents de sables de Lybie et ses vagues de chaleur.

C'est maintenant dans la pluie et la boue qu'on se « promène », une boue liquide, visqueuse, noire où nos voitures s'enfoncent jusqu'au garde-boue, on croirait naviguer dans une mer de boue et cette saloperie de pluie qui tombe depuis des semaines, on est presque moisi, on se sent tout doucement muter en grenouille avec des envies folles de se mettre à faire *croa...croa...*

Les obus non plus n'arrêtent pas de tomber et nous encadrent avec toute la précision voulue, tout ça explose en faisant jaillir d'immenses geysers de boue qui nous éclabousseraient encore un peu plus, si cela était possible.

L'ennemi applique systématiquement la politique de la terre brûlée, on rencontre que ruines et destructions, routes coupées et minées, ponts sautés, lignes électriques et télégraphiques coupées, voies ferrées arrachées (ils ont pour cela une loco spéciale).

Ils n'ont même plus le temps d'enterrer leurs morts qui gisent un peu partout broyés par nos obus.

Journal de Raoul MICHEL-VILLAZ

18 juin Nous prenons le petit village de Radicofani et avons pris position à l'ouest cote 732. Les Allemands sont pour de bon en déroute. Nous ne leur laissons pas le temps de respirer. Notre artillerie pilonne sans arrêt. Devant, l'infanterie. Nous sommes heureux de notre action. Les civils nous acclament. Le soir je suis de patrouille avec 15 de mes camarades. Le lieutenant PILLARD nous conduit. Nous allons reconnaître une ferme. Enfin nous y arrivons avec beaucoup de précautions. Nous cernons le bâtiment. Sans un coup de feu nous faisons 6 prisonniers allemands qui dormaient dans le foin. Nous sommes de retour vers 4h du matin.

Vers 5h, nous subissons un fort bombardement, les obus tombent autour de nous. Par malchance, je reçois un caillou dans l'œil.

Raoul MICHEL-VILLAZ termine ici sa campagne d'Italie, étant évacué vers l'arrière. Il rejoindra ses compagnons le 22 juillet.

LE BATAILLON DU PACIFIQUE DU 13 AU 21 JUIN

Journal de Roger LUDEAU

18 juin On avance maintenant avec difficulté derrière nos bulldozers et notre Génie qui, les uns à coup de « museau », nous frayent un chemin parmi les décombres de ce qui jadis fut une route. Nos canons automoteurs, la gueule grande ouverte, protègent le tout, ça ne nous empêche pas aussi d'en ramasser et vers 16h on prend sur le coin de la cafetière une volée d'obus, quelque chose de soigné.

Ils s'abattent autour de nous avec un boucan de tous les diables, en très peu de temps, la mort a encore fauché parmi nous : le **capitaine BLANCHET** est tué ainsi que son chauffeur et pas mal d'autres.

KALOUCHE reçoit un état en pleine tête, il n'en mourra pas mais en perdra la raison. Une autre salve s'abat entre nos deux voitures, et c'est toujours la mort...



Pierre Blanchet © M.O.L.

20 Juin Cette fois on a bel et bien repris « contact » avec nos pointilleux vis-à-vis qui nous aspergent avec tout ce qu'ils savent avec leurs canons auto-moteurs.

Un obus éclate juste au-dessus de nous dans un arbre et c'est au tour d'un servent de notre pièce, **Robert POIGNY**, de prendre le chemin de l'arrière avec un genou en marmelade.

Un autre éclate si près qu'on est couvert de terre et toujours encadrés d'obus, on fonce à toute vitesse prendre position sur la colline qui nous a été attribuée comme objectif ; je ne sais pas comment on y est arrivé, nos voitures tanguaient par le déplacement d'air des obus, et des éclats sifflaient de partout ; nos voitures encore un peu plus percées commencent à ressembler à une épuisette.

Arrivés au pied de la colline on les laisse tomber et on s'installe là-haut.

« Ils » doivent trouver que la correction n'est pas suffisante, et nous expédient maintenant des *Schrapnells* qui éclosent en corolles de feu à quelques mètres au-dessus de nous.

Ouf ! Mon trou est terminé, ma mitrailleuse pointée, de satisfaction, je caresse la culasse de ma 12,7 et presque tranquillement le mastique béatement mon chewing-gum.

Houais, tranquille, pas pour longtemps ; je vois une immense flamme, j'entends un fracas de fin du monde er, plus rien, ça y est, je suis mort, hé !

Mais ce n'est pas si terrible que ça d'être mort, je ne devais pas l'être tout à fait car au bout d'un moment, j'émerge tout doucement du néant et, encore abruti (un peu plus que d'habitude) je vois devant moi un cratère béant et encore fumant à la place de ma mitrailleuse que, par réflexe, je récupère et réinstalle après l'avoir « débarbouillée » de toute sa terre. Heureusement, elle marche encore. C'est un 88 mm qui m'est presque tombé sur la g...

Décidément, ils n'ont pas de brouillards devant les yeux, en face, ils ont eu vite fait de me repérer avec mon moulin à café.

Et voilà que ça recommence, mais cette fois les arrivées... arrivent à 30 mètres derrière nous sur nos chars qui ont la sale manie de toujours se fourrer près de nous, soi-disant pour nous protéger. Je récite à leur intention toute la collection de vilains mots que je connais (et il y en a), mais comme ce n'est pas suffisant, j'en invente encore, il y a de quoi parce que lorsque les canonnières d'en face voient un char, ils deviennent enragés et, automatiquement, la sauce nous retombe dessus.



Yvon DUBOIS du 2ème contingent du Bataillon du Pacifique. Agent de liaison, blessé à Radicofani le 20 juin 1944. Cité à l'ordre du Régiment pour son action en Italie. (Collection Yvon DUBOIS)

21 juin La division est relevée, pas trop tôt parce qu'on commence (on commence seulement) à en avoir marre de nous promener depuis le lever du jour, l'ennemi trouvant sans doute qu'on met trop longtemps à se lever, nous soumet à un violent bombardement d'artillerie.

Fusants et percutants nous sont distribués, sans esprit de lucre et c'est sous leurs salves que nous remettons la position à nos remplaçants, dont déjà quelques-uns ne concernent plus que le grand portier du néant.

Nos « collègues » en habit vert poussent l'amabilité jusqu'à nous reconduire un petit bout de chemin qui, comme par hasard, se trouve être la limite extrême de portée de leurs 88 mm.

LE BATAILLON DU PACIFIQUE DU 13 AU 21 JUIN



1945 Raymond Varnet est assis au premier rang © Gilles Méhaut

Le 18 juin, un bataillon allemand tente d'occuper Casciano. Il se replie, arrêté dans son mouvement par les tirs nourris des mitrailleuses de Raymond VARNEY et de Tihoni TETUAERO.

Le tahitien TERRIARAPATUHA TAOA est blessé dans l'accrochage.

Le 19 juin, le bataillon reprend sa progression avec pour objectif la rivière Orcia et son pont.

Le 20 juin, le bataillon doit couvrir le Génie afin d'établir une tête de pont qui doit permettre le passage de la rivière Orcia, le pont ayant été détruit. Pierre Blanchet © M.O.L.

La progression est lente et difficile : le terrain est trempé et les hommes accusent trois nuits blanches pour une avance continue de quarante-huit heures.

L'artillerie allemande déclenche de violents tirs sur les 1^{ère}, 2^e et 3^e compagnies, tuant deux hommes et en blessant six, dont le 1^{ère} classe Marc MARIASSOUCÉ. Il décède de ses blessures trois jours plus tard, à l'âge de 24 ans.

Le 21 juin, le bataillon est relevé sous le feu de l'ennemi et gagne Montefiascone.

Marcel LUCAS évacue sur son dos un camarade blessé sous les tirs d'artillerie.

Tamari'i Volontaires. Jean-Claude Teva Shigetomi



Monument à Papeete © Geneanet.

Pierre DELSOL

Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique



Notre compagnie a eu de la casse : mais, le 21 juin, la relève qui doit avoir lieu dans la nuit, sera la bienvenue. A la nuit, un de mes hommes va faire une patrouille dans les fermes et ramène une provision de viande pour les jours à venir.

La relève qui devait avoir lieu dans la nuit ne se fait que le matin au jour ; il y a eu de la casse chez ceux qui viennent nous remplacer.

Nous allons à quelques kilomètres en arrière des lignes nous reposer. Nous sommes si près, que le premier soir il a fallu qu'une section monte au secours des tirailleurs qui étaient à notre droite et qui étaient en difficulté sur la route.

Et nous qui pensions être loin !

Le lendemain, je suis tout de même monté sur le toit de la maison où le capitaine a établi son P.C., y mettre le drapeau français. Je pensais bien que les 88 me l'enlèveraient, mais on ne l'a pas tracassé et il y est resté tout le temps qu'a duré notre séjour là-haut.

Nous sommes relevés définitivement et nous descendons à Montefiascone ; nous y restons quelques jours, arrangeons notre linge et prenons des bains au lac Bolsena.

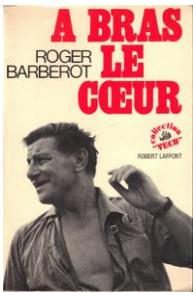
Je couche dans un jardin potager, et le macaroni n'est pas content, mais il préfère ça plutôt que nous donner un lit.

Pierre Delsol, Livret. Archives Eric Minocchi



Roger BARBEROT

1^{er} Régiment de Fusiliers Marins



Puis nous avons repris notre avance hachée par les violentes contre-attaques que lancent presque tous les soirs les Allemands pour nous maintenir en respect et prendre du champ.

A dix reprises, nous nous y laissons prendre.

Le lendemain nous tombions dans le vide et la guerre recommençait vers midi. C'était la routine.

Des chars brûlaient, cassaient.

Jusqu'au moment où mon escadron s'est trouvé de nouveau réduit à 3 ou 4 chars en état de marche.

C'était la deuxième fois depuis le début de la campagne d'Italie que le matériel devait être renouvelé.

J'allai rendre compte au **général BROSSET** qui ne pouvait rien faire d'autre que me libérer du commandement de l'avant-garde sur cet axe.

J'allai de la même façon remettre au colonel américain détaché auprès de la division, la compagnie B de chars moyens dont il m'avait confié le commandement.

Sur quoi le colonel me demande :

— *Qui vous remplace?*

— *Personne pour l'instant.*

— *Alors, me dit-il, je pourrais vous donner l'escadron de chars légers et les compagnies C et D de Sherman. Vous prendriez le commandement de l'ensemble.*

Je suis enchanté. **BROSSET** est bien entendu d'accord pour voir commander un régiment américain par l'un de ses officiers.

Pour faire bonne mesure, le colonel, après réflexion, avait ajouté :

— *Je peux aussi vous donner la section de self-propellers guns et la liaison par piper avec un groupe de 155.*

J'acceptai bien entendu, un peu préoccupé de savoir comment j'utiliserais ces canons dont j'ignorais tout.

L'artillerie de la division me dépanna en me donnant des officiers de liaison et nous avons bâti rapidement un plan d'utilisation des engins.

En ce qui concernait les canons portés, leur emploi tenait en trois lignes. Quand ils étaient statiques ils complétaient le plan de feu de la division. Mais leur première tâche était de coller à l'avant-garde blindée, de lui apporter son appui.

Je demandai où se trouvaient les unités en question. J'allai leur rendre visite et expliquai aux officiers américains le rôle qu'ils avaient à jouer. Les canons portés se trouvaient à quelques kilomètres en arrière des positions avancées des chars et sur la route qui menait au P.C. de la division à Montefiascone.

Plus tard, ayant à revenir au P.C., je ne vis plus les canons américains là où je les avais laissés. Je les trouvai installés quelques kilomètres plus loin à l'arrière.

Je ne m'arrêtai pas et filai tout droit chez le colonel américain.

— *Mon colonel, lui dis-je, peut-être n'ai-je pas bien compris ce que vous m'avez dit. C'est bien moi qui commande les self-propellers guns?*

— *Oui, bien entendu.*

J'insistai :

— *C'est donc bien moi qui leur donne des ordres?*

— *Oui.*

— *Merci.* Au retour, je m'arrêtai auprès des canons et appelai le capitaine américain.

— *Pourquoi avez-vous quitté l'emplacement où je vous ai laissé?*

— *Nous recevions des coups de 88.*

Je suis pris d'une colère froide à laquelle s'ajoutent sans doute les souvenirs de l'outrecuidance des troupes américaines qui avaient débarqué en Afrique du Nord et qui traitaient Français et Arabes comme des races inférieures, des *natives*. J'y ajoute aussi le souvenir de l'arrogance de la police militaire américaine de Naples à qui nous avons, Anglais de la 1^{re} division blindée et nous, livré une fantastique bataille rangée.

— *Dans ce cas, dis-je au capitaine américain, il vaudrait mieux que vous retourniez tout de suite en Amérique. Les 88 tirent plus loin que vous.*

Une pause.

— *Si vous recommencez, vous passez en cour martiale.*

J'ai dit tout cela d'un ton tranchant.

Le capitaine ne dit mot. Il salua sèchement et rageusement. J'imagine tout ce qui doit lui passer en ce moment par la tête et qu'il ne dit pas et tout ce qu'il dira tout à l'heure de ces « *putains de Français* » à qui il faut obéir.

Je suis enchanté de ma sortie. J'ai trente ans. Je viens d'être nommé rétroactivement lieutenant de vaisseau. Les Américains croient que je suis lieutenant-colonel. Le **général BROSSET** est enchanté d'entretenir la confusion.

Ce jugement sur les Américains est injuste et simpliste. Ils arrivent tout droit du Texas et de l'Arizona. Ils ne savent rien de la guerre et se trouvent mis à la disposition d'une division française. Dès qu'ils sont commandés et en confiance, ils sont de remarquables soldats. Mon équipe de mécaniciens américains qui nous suit depuis la Tunisie est un exemple. Elle se sentira humiliée de son rôle de dépannage et les hommes viendront me demander de les autoriser à monter dans les chars et de participer aux opérations.

Ils seront cités plusieurs fois en Alsace avec des précautions de style mentionnant qu'ils avaient été surpris en train de réparer les chars et qu'ils avaient été obligés de combattre.

LA POURSUITE

... / ... Quant au commandant de la compagnie B, qui vient d'être relevée, il viendra spontanément me demander de m'accompagner dans la suite des opérations parce que, me dit-il, il a « beaucoup de choses à apprendre ».

Les opérations recommencent par deux scènes comiques.

La première quand au moment de monter dans un char, je dis à mon chauffeur de jeep Lambert, qui a l'allure placide et solide d'un paysan du centre de la France, œil malin, grand nez, moustache tombante, teint coloré, pas bavard :

— *Mets-toi, en attendant, à l'abri dans la maison qui est là.*

Je lui montre une sorte de petit mas provençal qui est dans les chênes verts.

Le mas est en pierre sèche. Il n'a que deux pièces et deux portes.

Quand LAMBERT, après avoir garé soigneusement sa jeep, franchit l'une d'elle, un coup de 88 entre au même moment mais heureusement dans la pièce voisine. La maison s'écroule en partie.

LAMBERT, qui a perdu connaissance, est aussitôt transporté à l'antenne chirurgicale.

Il n'a rien qu'une violente commotion. Contrairement aux habitudes des chars, il porte toujours très consciencieusement, bien à plat sur sa tête, le casque anglais. C'est ce qui le sauve. Le casque a des renforcements de plus d'un centimètre de profondeur.

Il pensera que « j'en ai de bien bonnes » avec mes conseils de prudence.

La deuxième scène se passe quelques instants plus tard.

Sur la droite de la route, l'infanterie a été arrêtée par des positions allemandes qui se situent au sommet d'une colline que domine une solide ferme paysanne carrée.

Comme il y a un nombre imposant de chars dans ce secteur, mieux vaut s'en servir. Nous avons donc décidé de mettre une vingtaine de chars sur cette petite opération. Et comme nous sommes à la jonction du secteur anglais et que cette colline doit gêner également les Anglais dans leur avance, il y aura une dizaine ou une quinzaine de chars anglais qui participeront à l'action.

Ils arrivent tout camouflés de branches d'arbres. C'est en fait plus une promenade qu'une opération. Les chars avancent comme à l'exercice en zigzaguant et en tirant. Objectif évident : la ferme. C'est le seul point distinctif qui soit sur cette colline.

Pas de réaction sauf un tir de réglage d'artillerie puis un tir de barrage léger mais qui tombe loin derrière les chars.

Les Allemands n'ont pas attendu et ont dû se défilier dès qu'ils ont vu cette impressionnante armada se mettre en place.

Quand les premiers chars arrivent à la ferme, il n'y a pas trace d'Allemand. En revanche des oies, des canards, des poulets et des cochons courent épouvantés dans toutes les directions. Quelques marins se lancent en riant à leur poursuite pour leur tordre le cou et en faire des rôtis.

Au milieu de cette petite scène de pillage surgit un vieux paysan qui ne paraît pas ému par ce déploiement d'acier mais qui l'est en revanche par le sort qui risque d'être fait à sa volaille.

D'où sort-il ? Comment est-il vivant alors que la ferme a été trouée de part en part par quelques obus percutants ? Y a-t-il une cave dans laquelle il s'est caché ?

C'est probable.

Le courage de ce paysan qui n'est préoccupé que par son troupeau nous impressionne. Personne n'osera toucher à ses volailles et à ses cochons.

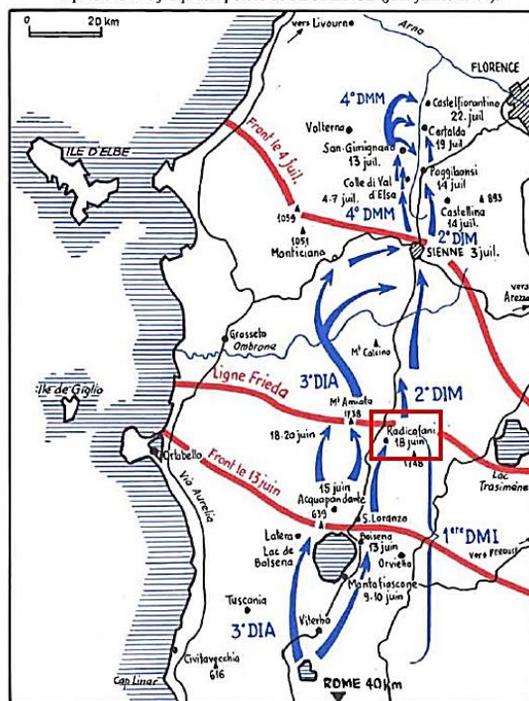
La campagne d'Italie n'ira guère plus loin pour nous.

Après la prise de Radicofani la division est retirée pour débarquer en Provence.

Roger Barberot, A bras le cœur, Éditions : Laffont, 1972



Après ROME jusqu'aux portes de FLORENCE (juin-juillet 1944).



AU B.M. 24 LE 18 JUIN A FONTE VETRIANA



Pierre GRANIER

Bataillon de Marche 24

Le désastre inutile de Fonte Vetriana

LE DÉSASTRE INUTILE DE FONTE VETRIANA

Il pleuvait sans interruption depuis deux jours. Le bataillon occupait un village, ayant atteint et même dépassé tous ses objectifs, et les hommes étaient à bout de force, après plusieurs semaines d'attaques, marquées, comme toujours, de lourdes pertes.

Dans la maison en partie démolie qui nous servait de cantonnement, quelques officiers étaient sombres, taciturnes.

« Tu vas faire ta toilette? » me dit LA FUENTE, notre toubib auxiliaire, en me voyant traverser la pièce avec un quart plein d'eau.

C'était exactement ce que j'allais faire, sachant me contenter à l'occasion d'un coin de mouchoir mouillé pour me débarbouiller, dans le meilleur des cas, c'est-à-dire quand il y avait de l'eau et un peu de temps. Personne ne se mit à rire, et un lieutenant revint à la préoccupation du moment :

« La deux va à la catastrophe, dit-il. Vous ne croyez pas que le capitaine Parison aurait pu le dire au commandant ? - Il l'a dit », fit un autre...

Le capitaine PARISON avait remplacé le petit père SICARD, blessé le 17 mai d'une balle dans un genou. C'était un officier très correct, croyant, suivant la messe et communiant toutes les fois que cela lui était possible. Il faisait bien son boulot, commandait sérieusement sa compagnie, obéissait aux ordres sans hésitation ni murmure, comme le dit le Règlement.

Comme la plupart des cadres venus en renfort depuis le début de la campagne d'Italie, ce n'était pas un « Free French ».

C'est-à-dire qu'il ne s'était pas rallié avant le mois d'août 1943, date limite fixée par De GAULLE pour avoir droit au titre et au port de l'insigne. Mais comme beaucoup d'autres dans ce cas, c'était un type bien, un « mec super » comme on dit aujourd'hui.

On savait que le commandant avait dit au capitaine PARISON :

« Vous attaquerez ce soir Fonte Vetriana.

- Tout seul, mon commandant?

- Bien entendu, tout seul.

- Mais, mon commandant, d'après les renseignements que nous avons sur les effectifs ennemis, et sur la position du village, il semble que ce soit un objectif de bataillon ! Attaquer à la tombée de la nuit, sans appui d'artillerie, avec ma seule compagnie et cette pluie qui tombe sans arrêt... C'est bon, mon commandant, je vais donner mes ordres. »

Il est un peu plus de 18h quand la 2^e compagnie part à l'attaque, toujours sous une pluie battante. Le sol argileux très glissant pour les chaussures U.S. à semelles de caoutchouc - mais où sont donc les godillots à clous de l'Armée Française? - cause un sérieux handicap pour les hommes, qui patinent, perdent l'équilibre sous les trombes d'eau, alors que le fantassin à l'attaque doit une bonne partie de son salut à la rapidité et à la précision de ses déplacements.

Les sections CHABAUX et LEMARINEL sont en tête. Le capitaine PARISON marche avec la section GAUDIOT et la section lourde d'ULM, prête à soutenir l'attaque avec ses mitrailleuses et ses mortiers.



Jacques Lemarinel

Dès le débouché, la résistance ennemie est assez forte, pour se durcir encore de minute en minute. Pourtant, CHABAUX et LEMARINEL parviennent aux lisières sud du village, au prix de pertes importantes.

La nuit tombe rapidement, la pluie redouble de violence, et les munitions commencent à manquer. La résistance ennemie ne faiblit pas.

Le capitaine PARISON demande par radio au P.C. du bataillon des munitions supplémentaires, et si possible des renforts en hommes, car le tiers de sa compagnie est déjà hors de combat.

Le commandant confirme simplement ses ordres : occuper Fonte Vetriana, à tout prix.

Oui, le prix sera élevé : à peine repartie, la 2^e compagnie débouche sur un glacis battu de front et d'enfilade par les mitrailleuses allemandes, et l'on arrive au désastre prévu et redouté : CHABAUX, blessé d'une balle à la tête, tombe sans connaissance, LEMARINEL est tué net d'une balle en plein cœur.

Deux aspis de vingt ans, deux chefs de section qui viennent de se faire moucher à leur tour.

Dans les sections de tête, il y a encore de nombreux tués et blessés, dont le sergent GRALL un jeune sous-officier qui aimait bien chanter, avec son accent alsacien, toutes les rengaines de l'époque.

Mais il ne chantera plus jamais, le jeune sergent GRALL...

AU B.M. 24 LE 18 JUIN A FONTE VETRIANA



... / ... C'est alors que le commandant, tout de même, donne l'ordre de repli. Une heure plus tard, peut-être, les débris de la deux refluent sur le village, sous la conduite du lieutenant GAUDIOT, un fidèle compagnon du capitaine PARISON, et qui sera tué, à son tour, six mois plus tard, dans les Vosges.

« Où est votre capitaine ? lui demande le commandant. - A sa place, mon commandant, lui répond Gaudiot, froid et impassible : en tête pendant l'attaque, en queue pour le repli. »

Plus tard, beaucoup plus tard dans la nuit, PARISON arrive, avec ULM et BOUCHARD, le cousin de LEMARINEL. Le capitaine marche comme un halluciné, l'œil fixe, sans voir personne. Sans s'être concertés, tous les officiers qui se trouvent là s'approchent de lui et lui serrent la main. Après cette attaque qui vient de se terminer en boucherie, la 2^e compagnie a tout juste le droit de coucher dehors, sans abri. Il continue de pleuvoir.

ULM, ce sous-lieutenant venu volontairement de Nouméa, me prend à part :

« J'ai eu toutes les peines du monde à ramener Parison, me dit-il. Il ne voulait pas rentrer sans le corps de Le Marinel, mais je crois bien qu'en réalité il cherchait à se faire tuer. »

Assis à l'écart des autres, sur un rocher, et la tête dans ses mains, le capitaine PARISON pleure silencieusement, sans souci de la pluie qui se mêle à ses larmes. Il règne dans tout le bataillon une rage froide, concentrée.

Personne ne prononce de nom, mais chacun sait bien que cette attaque désastreuse et inutile aurait pu être évitée, puisque le bataillon avait déjà atteint tous ses objectifs. Mais le capitaine Parison, les aspirants Le Marinel et Chabaux, le sergent Grall et les autres avaient obéi aux ordres. Les militaires ne font pas grève, eux.

LEMARINEL était un grand gosse chahuteur, heureux de vivre, tantôt pince-sans-rire et sentencieux, tantôt s'esclaffant bruyamment. Il était parti de Normandie en juin 40, sur un bateau de pêche, avec Jean JEANNE et son cousin BOUCHARD. Comme ils étaient trop jeunes, l'État-major des Forces Françaises Libres à Londres les envoya à l'école, puis dans un centre de formation d'aspirants. L'un, JEANNE, fut tué en mai, dans la première nuit de la grande offensive sur la boucle du Garigliano, l'autre en juin, et BOUCHARD reste seul survivant du trio.

LEMARINEL et le jeune sergent GRALL, son adjoint, furent les derniers tués du B.M. 24, pour la campagne d'Italie, dans une division qui devait perdre en quelques semaines des milliers de soldats, sous-officiers, officiers, et des chefs prestigieux :

le capitaine de frégate Amyot d'Inville, commandant le 1^{er} Régiment de Fusiliers-Marins, montés sur tanks légers et automitrailleuses; le lieutenant-colonel Laurent-Champrosay, commandant le 1^{er} Régiment d'Artillerie, les commandants Magny, Fougerat. Ceux-là furent tués au combat, à la tête de leurs hommes. Parce que « Chef » est un mot qui veut dire « Tête ».

Un frère d'armes de Londres et d'Italie dira peu après, en pensant aux camarades tombés : "Au-dessus de ces soldats, plane dans le ciel au milieu des nuages la cohorte glorieuse des grands capitaines et des grands conquérants des temps passés. On dirait que leur image hante le rêve des vivants et qu'ils sont prêts à les accueillir dans leur immortalité. Et chaque fois qu'il m'arrive, en m'endormant, d'évoquer cette image, il me semble sentir dans le ciel, au-dessus de nos têtes, à côté de celle des grands conquérants du passé, la présence de nos camarades récemment tombés : au milieu des silhouettes amies, dont le sacrifice doit inspirer l'abnégation des vivants, passant avec les nuages devant la grosse lune ronde, ce grand garçon, à l'allure un peu lente, au regard clair et franc dans lequel se reflètent les paysages sereins de sa Normandie natale, c'est Jacques Lemarinel. »
Musée de l'Ordre de la Libération

LES COMPAGNONS TOMBÉS AVANT LA LIBÉRATION

LE HÉROS EXILÉ

« PUR et dur » : Jamais, sans doute, ces deux mots n'ont mieux convenu qu'à ce garçon évadé de France à 17 ans, tué à l'ennemi à 20.

Jacques Lemarinel compte parmi ces adolescents qui, au cours des siècles, offrent leur vie à un idéal.

C'est le 18 juin 1940 - le jour même de l'Appel - que Jacques Lemarinel s'embarque sur une plage du Cotentin, à bord d'un bateau de pêche. Le 22, il arrive en Angleterre, veut s'engager. L'armée ne le prend pas : il est trop jeune. Pendant trois ans, il va apprendre l'art de se battre, d'abord dans une école de préparation militaire, ensuite à l'école des Cadets de la France Libre, à Ribbesford. Un peu timide au début dans cette équipe parfaitement homogène que forment en Grande-Bretagne les jeunes évadés de France, Jacques Lemarinel a le sentiment de retrouver, sinon sa famille, tout au moins les amis qu'il n'ont pas vus. D'un abord réservé, il donne sans compter confiance et amitié.

Fin 1942, de Gaule est tenu à l'écart des événements d'Alger, les Américains traitent avec Darlan. Avec tous ses amis, évadés d'action comme lui, Lemarinel juge sévèrement les Alliés, il se révolte. Un soir, il laisse déborder son amer-tume, évoque et « dernier carré de fidèles qui resterait dans l'Histoire les martyrs ou les héros exilés d'une cause trop noble et trop belle pour que les hommes aient pu la comprendre ».

Le « héros exilé » voit enfin combler son vœu le plus cher : servir. En 1943, les F.F.L. vont donner leur mesure. Lemarinel peut se battre en Tunisie.

1944, c'est la campagne d'Italie. Le jeune aspirant commande une section de tirailleurs sénégalais à la 2^e Compagnie du 24^e Bataillon de Marche de la 1^{re} D.F.L. Il est rayonnant, heureux de son destin.

Le 11 mai, les Alliés déclenchent leur offensive générale, établissant la tête de pont du Garigliano. Avec un sang-froid étonnant, le chef de 20 ans conduit ses hommes au combat dans un enfer de feu. Pendant l'avance sur Rome, entre deux

Il réussit pourtant à progresser, mais à court de munitions, se voit contraint de stopper son avance. Sur l'ordre formel de son commandant de compagnie, il se résigne à abandonner le terrain conquis, faisant replier ses hommes avec son calme habituel. Demeuré le dernier, il se précipite pour secourir et relever un de ses camarades grièvement blessé, indifférent aux rafales de mitrailleuses qui crépitent de toutes parts. Il s'écroule, mortellement blessé, d'une balle en plein cœur.

L'un de ses frères d'armes qui rapporte ce geste héroïque, ajoute : « C'est le Père René, notre aumônier, qui m'apprend la nouvelle, tragique et inattendue. J'aide l'aumônier à donner à mon camarade une sépulture provisoire. Une dernière fois, je contemple son visage si ouvert, si franc. Les traits sont calmes. Nous enterrons notre ami dans un petit jardin de ferme, près d'une haie d'aulépines. Sur une croix en bois, j'inscris la formule en usage, sous la date et le nom : « Mort pour la Libération de la France ».

« Par la suite, écrit encore le même officier, m'endormant au milieu de mes hommes sur la terre d'un champ ou l'herbe d'une prairie, j'ai pensé à ce tableau d'Edouard Detaille, représentant des soldats français endormis sur le sol, près du champ de bataille.

Et chaque fois, il me semblait sentir dans le ciel, au-dessus de nos têtes, la présence de nos camarades tombés. Et parmi ces silhouettes passant avec les nuages devant la grosse lune ronde, ce grand garçon à l'allure un peu lente, au regard clair et franc dans lequel se reflétaient les paysages sereins de sa Normandie natale : Jacques Lemarinel. »

Mort pour la France à 20 ans, chevalier de la Légion d'Honneur, Compagnon de la Libération.

Jacques LEMARINEL

engagements violents, il n'est pas rare de le voir gravir des sentiers rocailleux, à la tête de sa section, afflotant, tranquille. Sa valeur et sa bravoure lui valent une première citation.

Le 18 juin - encore ! - la compagnie de Lemarinel attaque le village de Fonte Vetriana, au sud de Sienne. Dans la boue, sous une pluie torrentielle, l'aspirant entraîne sa section avec un cran admirable, sur un terrain balayé par des tirailleurs d'armes automatiques.

AU B.M. 24 LE 19 JUIN A CRISPINO



... /:...

LA MORT DE TRIPIER, L'HOMME À LA BARAKA

Sur les champs de bataille, les hommes ont pris l'habitude de vivre avec leur peur, leur fatigue, leur soif, et aussi avec leur fierté, leur rage de vaincre, d'en finir avec ce piton, ce boqueteau, ce carrefour qu'il s'agit de conquérir.

Alors ils avancement, ils font des bonds, ils rampent, ils se ruent sur l'objectif, et ils l'enlèvent, s'ils ont la baraka.

Puis ils continuent leur progression, vers un autre objectif, avec toujours la même fatigue, la même soif, la même trouille et la même rage de vaincre.

Et un jour, des citations arrivent au bataillon, pour cette action de l'autre jour qu'on a presque oubliée, tellement les événements se suivent avec cette infernale précipitation qui est le lot de toute troupe engagée.

Des citations qui ne correspondent pas toujours à la réalité et à la justice, et tous les authentiques combattants pourraient en citer, des exemples de types décorés de croix de guerre avec palmes alors qu'ils servaient dans un état-major au moment de l'affaire en question...

Mais cela n'a guère d'importance : dans le cas de la campagne d'Italie, puis des campagnes de France, d'Allemagne, les jeunes officiers, les purs, ne s'intéressaient guère aux décorations, pas plus qu'ils ne connaissaient le montant de leur solde. Ce n'était pas pour cela qu'ils se battaient, mais pour effacer la désastreuse campagne de juin 40, le déferlement des *panzers* sur le pays de France, dans nos champs, nos vergers, nos vignes et nos emblavures, le défilé de la Wehrmacht sur les Champs-Élysées, et ces deux millions de prisonniers...

Plus prosaïquement, ils se battaient pour être les plus rapides, les plus chanceux. L'important était de passer entre les balles, les éclats de grenades et d'obus.

Chaque jour, chaque soir, on était bien contents de vivre encore, même si le lendemain matin tout serait remis en question.

Les tirailleurs comptaient sur leurs grigris.

De moins en moins, en vérité, à mesure qu'ils voyaient tomber tant des leurs qui pourtant, eux aussi, étaient partis d'Afrique avec des talismans garantis infaillibles par le sorcier du village.

Pour les chefs blancs, c'était la baraka. On avait ou on n'avait pas la baraka. **BORRET, FAUROUX, JEANNE, DESGRANGES** et combien d'autres ne l'avaient pas eue...



Paul Tripier © M.O.L.

Moi, je l'avais, pour le moment du moins, mais je n'en parlais jamais : ça pourrait me porter la poisse.

Un, par contre, qui en parlait et dont on disait qu'il l'avait, qu'il l'avait bien, de multiples preuves en avaient été données, c'était **TRIPPIER**, cet athlétique aspirant de la première compagnie, l'homme du Girofano, le vétéran de la grande remontée du Tchad avec Leclerc, du Fezzan, de Bir Hakeim, d'El Alamein, de la Tunisie...

Souvent, pendant cette campagne d'Italie, on le vit debout sous un tir d'artillerie, sans casque, la chemise largement échancrée sur de puissants pectoraux, la mâchoire énergique et le sourire moqueur pointé vers les canons allemands.

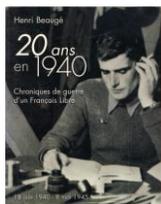
Or **TRIPPIER** qui ne se couchait jamais, fut tué par un stupide éclat d'obus, arrivé en fin de course, un jour qu'il était assis dans un fossé, au pied d'un arbre, en train d'ouvrir paisiblement une boîte de conserve !

L'aspirant à la baraka venait de se faire descendre. Sa baraka avait foiré, comme le mauvais grigri vendu par un sorcier malhonnête, et on eût dit que la chance du bataillon allait tourner, avec cette mort qui, semblait-il, n'était pas tout à fait comme les autres.

Il soufflait donc un vent de malheur, ce soir de juin 1944, lendemain de la mort de **TRIPPIER** qu'on venait juste d'enterrer à la corne d'un petit bois, avec la bénédiction du **Père RENE**, l'aumônier Franciscain du B.M. 24, et le chant des adieux chanté par les copains.

Pierre Granier, Les soldats oubliés de la 1^{ère} D.F.L., Presses du Midi éd., 2005

LE B.M. 4 LE 21 JUIN A BOLSENA



Henri BEAUGE

Bataillon de Marche 4

La mort du commandant FOUGERAT

La compagnie avait passé la nuit derrière une longue levée de terre qui la mettait à l'abri des tirs à vue des mitrailleuses et des chars et permettait aux guetteurs de dominer les roseaux qui foisonnent dans les marais autour du lac de Bolsena.

Vers 7h, le **commandant FOUGERAT** a ordonné le départ. Il s'agit de sonder les positions allemandes, qu'aucun renseignement précis ne nous permet de situer. La 2^e compagnie commandée par le **lieutenant RICCIO** depuis la mort de **DANIEL**, est en éclaireur.

FOUGERAT part lui-même avec les éléments de tête et me demande de l'accompagner, en appuyant de mes canons, par une progression en perroquet, les éléments de l'infanterie.

Le lac est à notre gauche, mais l'importance de la végétation le cache aux fantassins de la route.

Quelques mètres après le débouché, un char allemand dissimulé dans la broussaille, tire, sans l'atteindre, la pièce du **sergent PAQUIER** qui se mettait en batterie dans l'axe de notre progression. J'indique à **PAQUIER** la direction du char et, pendant qu'il modifie sa position, un second obus frappe de plein fouet sa pièce. Il avait lui-même pris la place du pointeur.

Un éclat lui coupe les deux jambes.

Je le prends par les épaules, le tire dans un creux du terrain et l'appuie sur le talus. Aucun soin n'apparaît possible : les deux jambes sont broyées à la hanche. Apparemment conscient de son état, **PAQUIER** sort de sa poche de sa chemisette un portefeuille, un stylo qu'il donne à ses copains et murmure quelques mots : « *Mon père... A Paris... Archives Nationales... Rue des Franc-Bourgeois...* ».

Puis il s'affaisse près de **RICHARD**.



Le lac de Bolsena



Henri Fougerat © M.O.L.

SIBON et **DUCHATELET**, de la section, sont également blessés

Je rends compte, par radio au P.C. du bataillon, demande le remplacement d'urgence de trois hommes et d'un canon et rejoins **FOUGERAT** allongé dans le fossé droit de la route.

Je m'allonge à quelques mètres de lui, cherchant à l'aide de mes jumelles, à repérer la mitrailleuse qui retient la progression des éclaireurs.

Derrière moi, les radio **MARCO** et **PAULHIES**, et après eux, le **sergent-chef RICHARD**.



*Raymond Paulhies, porte-fanion
© La Dépêche du Midi*

Le mitrailleur allemand nous a vus et nous tire dessus.

Le revêtement de la route, à notre gauche, donne l'image d'un sol en ébullition. Des pierres volent. J'ai soudain une vive douleur au bras...

FOUGERAT m'appelle : - *Faites manœuvrer les chars par la droite* ». Je transmets aux radios qui émet sur le champ. Après un temps de silence, **FOUGERAT** m'appelle à nouveau : - *Alertez les mortiers en précisant l'objectif* ».

Je me tourne vers **PAULHIES** et le lui précise. L'ordre, immédiatement transmis, est exécuté sans délai. Dans sa précipitation, le tireur de mortier a-t-il tiré sans s'apercevoir qu'il était sous un arbre ? Son projectile heurte une branche (ou le sommet d'un pylône électrique) et explose. Les dégâts autour de la pièce ont dû être considérables.



LE B.M. 4 ET LE B.I.M.P LE 21 JUIN A BOLSENA



... / ... Pendant que **RICHARD** essaie d'orienter notre second canon en direction de la mitrailleuse allemande, **FOUGERAT** m'appelle, une troisième fois :

« Faites prévenir **GUILLAMET**, qu'il prenne les dispositions nécessaires, je m'en vais... »

« Mon commandant, qu'avez-vous ? »

Je rampe difficilement vers lui. Mon bras ballant saigne le long de la manche de mon blouson... je parviens à sa hauteur.... Il est inanimé, le visage posé sur le sol, tourné vers la route, paraissant avoir beaucoup saigné du cou. Je rampe à nouveau en direction de ma jeep et parviens au poste de secours où j'alerte le toubib. Deux infirmiers partent avec un brancard.

La maîtrise du commandant devant la mort sera longtemps méditée par les officiers du bataillon.

Pendant les trois ordres qu'il m'a chargé de transmettre, la mitrailleuse allemande n'a pas tiré. Il a été touché avant de m'avoir parlé. Il a donc ainsi, calmement, donné ses instructions alors qu'il était gravement blessé au cou, réfléchi à la manœuvre des chars, commandé le tir des mortiers puis il a ordonné sa propre relève...

Un ordre comme les autres...

Henri Beaugé, Vingt ans en 1940, éditions du Cerf, novembre 2012



Roger Malfettes

Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique
Le 21 Juin, « la relève »



Le mardi 20 alors que je rentre du Bataillon où je l'étais rendu pour recevoir les ordres, je rencontre le **général BROSSET** accompagné de **Jean-Pierre AUMONT**, mon sosie, en plus vieux, mais sans gueule démolie.

L'attirail du parfait campeur dressé sur le capot de la jeep, ils se restaurent.

« Pas trop fatigué, mon lieutenant ? - Bonjour mon général, ça peut aller. - Vous prendrez un café ? Et toi, chauffeur ? La relève est pour cette nuit. - Ah, depuis qu'on en parle - Nous terminons notre travail et nous décrochons ».

Comme à son habitude, il donne à **CAUSSE** un paquet de cigarettes. Il ne m'a rien appris de nouveau, a confirmé ce qui m'avait été dit au Bataillon, mais cela est toujours agréable à entendre lorsque l'on fait état de la relève mais... mais le travail à terminer, c'est nous... et cela est moins drôle.



Le général Brosset

J'ai un curieux pressentiment.

Il nous reste à étayer nos flancs, en particulier le droit de notre dispositif, car à mon goût, notre poussée est trop profonde. L'est, le nord, l'ouest, nous piquent constamment. A ce jeu, nous risquons d'y perdre nos dernières plumes.

Notre problème est de déployer nos aigles pour éviter qu'ils ne nous prennent en « sandwiches ». En un mot, laisser à la relève une ligne qui aura perdu sa dent de scie ; retirer les châtaignes (ou les encaisser) du feu, sans trop se brûler, gagner quelques mètres... c'est tout aussi idiot que la mort qui nous guette, un pari farfelu.

Le groupement a pour mission d'aligner, de retrouver l'aile droite. La progression est périlleuse, pressante de mille embuches.

Les boches nous canardent en toute impunité. Nous n'avons nullement l'impression qu'ils manquent de munitions comme le bruit courait, né du ralentissement de leurs activités, accompagnées de quelques tirs sporadiques.

Ils sont là et bien là et manifestent leur présence tout en délimitant, à notre avantage, leurs positions, très éparpillées d'ailleurs.

Nous nous situons plus facilement et **Popaul**, avec ses mortiers peut entrer en action, ce qui est réconfortant et s'avèrera efficace.

Depuis que nous sommes là, nous n'avons franchi que quelques deux cent mètres mais nous atteignons notre objectif, les ruines d'uneasure dentelée, ajourée, aux solives en déroute, visible de tous les horizons, point de mire de toutes les armes nazies.

Nous voici presque arrivés à l'horizontale de la pointe de la dent de scie que tient la section **THOMAS** de notre 2^e compagnie. Impossible dans cette ratière de lever le petit doigt.

Toute tentative pour nous tirer de ce guêpier est anéantie par des tirs précis et drus. Il nous faut subir, ce qui est fort désagréable.

Si nous ne déguerpiissons pas, nous sommes cuits, mais comment nous sortir de ce trou pourri, aux murs branlants.



AU B.I.M. DU 15 AU 24 JUIN

... / ... **GIRODON** et **MAHAUX**, sur notre gauche, sont eux aussi bloqués. Seuls, sur notre droite, **PLONEIX** et **JOUANY** sont moins accrochés, le salut peut venir de là, **TILLO** s'y emploie.



En attendant, nous sommes « asticotés ». Sous les tirs, les pans de mur s'écroulent, les chevrons, linteaux, nous tombent sur le crâne. Chaque obus fait éclater la pierre, crée un nuage de poussière, nous éclabousse d'innombrables débris qui sont autant de déchirures et d'éraflures, tout le monde saigne. **René PIEDFORT** est éventré par l'éclat d'un obus qui explose au-dessus de nos têtes ; il hurle de douleur. Avec **Ben** et **CARON**, nous tentons de le mettre à l'abri, ce qui dans ces décombres, n'est pas facile. **Marcel COUILLAUD**, son chef de groupe, venu à la rescousse, s'écroule, abattu par une balle en plein cœur.



René Piedfort © Délégation
Le Havre de la Fondation
de la France Libre

J'en pleuré de rage et d'impuissance (deux garçons de Chypre, quel malheur, quelle amertume de les voir mourir dans ce satané pays où nous n'avons rien à foutre).

L'adjoint de **COUILLAUD**, le caporal-chef **Daniel TOUBA** est littéralement assommé par le culot d'un obus, il reste au sol sérieusement ébranlé, tellement hébété qu'il divague et qu'il nous cause un mal fou pour le maintenir tranquille.

La journée se termine mal et jusqu'à la relève, vers vingt et une heures, nous aurons beaucoup de peine à ne pas mourir.

Le 24, de Bolsena, le groupement en entier se rend au cimetière numéro 10 pour rendre les honneurs, les seuls qu'ils recevront, à **PAUL-MARIE**, **Marcel COUILLAUD**, **René PIEDFORT**.

Roger Malfettes, 30 calots bleus à liseré rouge, éd. familiale



Maurice MEHAUT
Bataillon d'Infanterie de Marine
et du Pacifique



15 Juin Accrochage avec les Boches, un peu de bagarre et ils décrochent. Nous dépassons Orvieto. Nous reprenons nos camions et roulons en montagne. Chemins très difficiles, car les "autostrades" italiennes équivalent de justesse à nos petites routes départementales.

Quelques prisonniers sans combat. Le soir, comme à chaque fois que nous pouvons le faire, nous écoutons les nouvelles de Normandie, branchant les postes sur les accus des camions.

16 Juin En route nous passons quelques villages. Plusieurs châteaux dans le secteur. Une heure de répit dans une propriété appartenant à un marquis qui a de très bons vins. Nous cassons le cou à quelques oies et poulets. 2h de l'après-midi : accrochage - assez dur morceau. Notre artillerie pilonne les crêtes et rase les villages. Nous attaquons avec les fusiliers marins.

17 Juin Stoppons - Sérieuse résistance en face. Toute la division est maintenant engagée. L'artillerie par roulement. Les boches répondent bien. Blessés dans le groupe. La section capture deux canons automoteur de 88 et une chenillette. Prisonniers. Le calme revient. Nous mangeons et dormons à tour de rôle dans la villa vide.

18 Juin 1944 Anniversaire de l'Appel du **GENERAL DE GAULLE**. Nous sommes contents d'être là, Bon moral. Repérés avec nos camions, nous essayons une douche par leur artillerie.

Le capitaine **BLANCHET** (de Shanghai) et son chauffeur **JEAN-MARIE** (de Pondichéry) sont tués, notre lieutenant, **ZUINGHEDAU** (de Brazzaville) l'adjudant **LAMY** et **ROUILLE** sont bien amochés.



Denby Wilkes
© Archives Gilles Méhaut

WILKES est légèrement blessé. Ca chauffe dans le coin. Mortiers. Nous grimpons sur le flanc d'un petit piton, il pleut à torrent et ça glisse.

Nous tombons bien une centaine de fois avant d'arriver en haut. Pris à partie par les mitrailleuses et même l'artillerie une nouvelle fois.

Sale quart d'heure. J'ai eu chaud, très chaud, encore cette fois-ci. Un pruneau tombé tout près, ne m'a pas touché, mais m'a fait faire un vol plané mémorable.

Ils sont à moins de 200 mètres et une de leurs mitrailleuses avancées à une centaine de mètres nous en fait voir, elle sera difficile à faire taire.

Deux chars français (des *Shermans*) sont en bas des pitons. Ils bousillent 2 *Tigres*. Je me replie vers les camions, en bas derrière. J'apprends que mes copains le sergent **CHERI** et **PAUL-MARIE** (de Pondichéry) sont tués.



AU 1^{er} R.A DU 21 AU JUIN AU 4 JUILLET

Que de vide dans le bataillon. Il pleut encore toute la nuit. De l'eau et des mortiers. Patrouilles - Les Allemands décrochent au petit jour.

19 Juin Retardés par les mines et les ponts sautés, on fait du tout terrain, c'est de l'acrobatie, et le matériel et vraiment solide. Juste devant nous, un de nos chars saute, aucun blessé. Je reçois un gros morceau de caoutchouc dans le nez, et ça à beau être du caoutchouc, on le sent passer, mais il va de soi que je bénis tous les saints que ce ne soit pas un morceau d'acier. Les troupes du Génie déminent à la baïonnette, leurs appareils ne pouvant plus déceler les nouvelles mines. Travail ingrat, il y en a quelques dizaines qui sautent tous les jours chez eux.

20 Juin Progressons d'un km environ et prenons position en creusant nos trous. Combien de trous avons-nous creusés ? A peine installés, nous sommes pris sous un bel arrosage d'artillerie. **HIRABOURE**, le grand bavard, est blessé par un 88. **COUILLAUD**, un ancien de 40, est tué. **TOUBA** et **PIEDFORT** sont évacués aussi. Notre camion camouflé un peu derrière nous est transformé en passoire. Nous renforçons la 3e Cie qui est tombé sur un "os". Ça chauffe. Progression.

21 Juin Relevés à l'aube, rejoignons la route. Remorqués par une chenille allemande, nous nous arrêtons à 5 ou 6 kms et installons nos tentes dans une belle prairie. Puis nous faisons un "commando" c'est à dire que nous allons à 6 ou 7 "récupérer" quelque chose. Aujourd'hui ce sera un beau cochon. Je ne sais pas quel crétin qui après l'avoir ramené, l'avait accroché à un arbre avec une ficelle... mais notre cochon a cassé sa ficelle en un clin d'œil et a pris la poudre d'escampette.

Quelle partie pour le rattraper ! Je n'ai jamais tant couru, impossible de lui mettre la main dessus, **CASIMIR LICHOTA**, notre cuistot, ne voulant pas qu'on le tue à la mitraille. En désespoir de cause, nous avons fait un deuxième "commando" et ramené un de ses frères, qui lui, n'eut pas le temps de s'échapper. Nous trouvons de l'eau, nous n'étions pas lavés depuis 6 jours.

22 Juin Nous partons près du lac Bolsena et Montefiascone. Le pays est bien.

CHABRIER monte sa tente avec moi aujourd'hui, d'habitude c'est **RUFF**. En effet nous n'avons chacun qu'une demie tente U.S., ce qui nous met dans l'obligation de trouver un partenaire pour monter la tente complète. Cela va bien quand nous sommes en nombres pairs.....

Aujourd'hui nous avons l'électricité sous notre tente et pour la première fois Julot (petit lapin mascotte) couche avec nous.

3e anniversaire de la déclaration de guerre de l'Allemagne à l'URSS.

23 Juin Repos complet. Lessive et baignade dans le lac Bolsena.

24 Juin Comme hier et... quelques Italiennes.



Roger ROUCHER

1^{er} Régiment d'Artillerie

21 juin : nous partons à 6h dans un camion de vagemestre pour le point de ravitaillement où nous avons des chances de trouver de l'artillerie. Nous les trouvons en route, qui descendent au repos. Nous retournons et allons camper sur les bords du lac Bolsena pour 3 jours. Ici je me présente aux officiers qui me réservent un bon accueil, surtout le commandant et le Lieutenant de l'observatoire.

25 juin : nous partons du lac Bolsena à 20h pour nous déplacer vers le sud, à Salerne. Je conduis la jeep du Lieutenant qui est parti en avion.

26 juin : A 6h, arrêt pour la journée à Sabaudia dans les marais Pontins. Itinéraire: Montefiascone, Viterbo, La Giustiniana, Rome, Velletri, Sabaudia. Le soir, départ à 22h.

27 juin : Arrivée à 4h à Albanova. Itinéraire: Sabaudia, Terracina, Fondi, Itri, Formia, Cascano, Carinola, Nocelleto, Villa Literno, Albanova.

29 juin : Nous restons campés à Albanova. Cet après-midi, je suis appelé et félicité par le Commandant :
il paraît que j'ai la Croix de Guerre ! Enfin !

30 juin : revue par le Général de GAULLE à côté de Naples. Il arrive en avion avec presque tous les généraux français se trouvant en Italie, plus le Général CLARK et un Général Anglais.
Devons aller en France.

4 juillet : Je reçois ma citation qui est à l'ordre du Corps d'Armée: "*Chef de poste radio, courageux et calme, remarquable attitude au feu. A été blessé à l'observatoire avancé au cours des opérations du 19 au 24 mai 1944*"!
Enfin, admettons que j'ai fait merveille.

14 juillet : Sommes toujours à Albanova. Ce matin, prise d'armes, présentation du régiment au nouveau Colonel. Remise de décorations. Je reçois la Croix de guerre avec étoile de Vermeil.

15 juillet : Branle-bas de départ. On doit rendre tout le paquetage moins une tenue. ENFIN !

AVANT LA RELEVÉ...



Domingo LOPEZ

Bataillon de Légion



Nous continuâmes de l'avant, toujours sous la pluie, et nous nous préparâmes à relever le 1^{er} Bataillon, maintenant il marcherait derrière nous pendant que nous poursuivions l'avance.

L'ennemi prévint ce mouvement et redoubla son feu d'artillerie grâce à ses tanks qui étaient à proximité, envoyant un de ses projectiles sur une jeep qui fut incendiée et dont trois des occupants furent tués.

La pluie nous démoralisait, mais malgré tout, pendant la nuit, terriblement fatigués et déjà épuisés, mouillés et crottés, nous chargeâmes les mitrailleuses dans le camion, nous préparant à aller de l'avant. Nuit noire, seulement éclairée par les lumières livides des fusées.

Courbés, traînant nos pieds douloureux et demandant par moment à la mort de nous délivrer de tant de misères et de tant de souffrances, nous allions en avant, toujours en avant, insensibles à l'eau et à l'horrible fatigue, et cheminant comme des automates. Rapidement nos nerfs furent de nouveau tendus, un tank ennemi barra la route avec ses canons, bouchant le passage et il fallait passer.

Le lieutenant qui marchait en tête ordonna de faire halte, et nous le fîmes contre le talus de la route. Nous ne pouvions pas calculer le temps qui s'écoulait entre chaque coup parce que le maudit boche tirait irrégulièrement. Et il fallait passer !

Peu avant nous désirions la mort pour être libérés de tout ça, mais devant le péril, nous réagissions en nous raccrochant à la vie de toutes nos forces et comme toujours, l'idée de mourir nous horrifiait.

Le lieutenant GUERARD se décida à passer le premier et, une fois de l'autre côté, de faire un signal avec sa lampe pour qu'un autre le suive. Lentement, il s'approcha jusqu'à l'endroit où éclataient les grenades et nous le perdîmes de vue dans l'obscurité.

Ensuite nous nous mîmes de l'autre côté de cette barrière de feu pour tenter d'apercevoir le signal convenu et, effectivement, nous le vîmes environ deux minutes plus tard.

Le sergent passa et derrière, par ordre de grades, d'autres le suivirent un par un jusqu'à ce qu'arrive notre tour.

A plat ventre dans le fossé de déversement de la route nous approchâmes à environ vingt mètres de l'endroit dangereux ; toujours en rampant nous allâmes jusqu'au milieu du chemin, cherchant un terrain pour pouvoir courir quand le moment en serait venu.

Peu à peu, je me mis debout et lorsque le tank arrêta de tirer, à toutes jambes je me jetai en avant les yeux fermés et les mâchoires serrées. Les dizaines de mètres pendant lesquels je courus, ce fut avec l'énergie du désespoir et je me laissai tomber sur le sol.

Après un bref repos nous repartîmes et arrivâmes à un endroit où la route passait entre deux collines et alors nous nous arrêtâmes pour passer la nuit ; n'importe où nous étendîmes la couverture et le tapis de sol, et sous cet imperméable nous nous installâmes. La seule chose que je fis fut de changer de chaussettes que j'avais collées aux pieds à vif et sanglants, ne formant qu'une plaie.

Après quelques heures de sommeil, en me retournant, je me réveillai à moitié et m'aperçus que nous étions dans la boue, ce qui n'interrompit pas mon repos.

A peine fit-il jour que nous reçûmes l'ordre de partir. Malgré ma bonne volonté, cela me fut impossible à cause des plaies de mes pieds et le lieutenant m'ordonna de monter dans le camion. L'ennemi reculait et nous le suivions en occupant les positions qu'il abandonnait jusqu'à un petit village qu'il tenait sous le feu de ses tanks. L'un d'entre eux, caché, finit sous une pièce anti-tank, tuant ou blessant tous ses occupants.

Ce jour-là, notre ami ZERPA sauva sa vie miraculeusement. Avec une jeep il devait assurer la liaison des forces avancées avec le poste de commandement et pour cela il devait forcément passer dans la ligne de tir des tanks allemands cachés dans le voisinage.

Avant d'arriver au point de chute des projectiles il imprima à son véhicule un mouvement de zig-zag. Le voir et lui tirer dessus fut vite fait. Avec nos jumelles nous suivions la progression de la première voiture, conduite habilement et sûrement par notre compatriote. Devant, derrière et sur les côtés s'élevaient des nuages de poudre et de fumée qui nous indiquaient les points d'impacts. Avec un soupir de soulagement nous vîmes qu'il avait dépassé la zone dangereuse sans avoir été touché.

Avec une joie folle nous vîmes que la relève avait été effectuée à midi et vers quinze heures, nous quittâmes le front.

Domingo Lopez, Survivant de Bir Hakeim, éd. privée

27- 30 JUIN : LE GENERAL DE GAULLE A ROME ET MARCIANISE



Regroupée dès sa relève au lac de Bolsena, la 1^{ère} D.F.L. est ramenée à la fin du mois dans la région de Naples. Les véhicules rejoignent directement par la route.

Les troupes sont poussées en camions jusqu'à la plage d'Anzio où elles embarquent sur des Liberty-ships pour Naples.

Le 27 juin, toute la division est revenue dans son ancienne zone de stationnement autour d'Albanova. Seules, deux compagnies de la 13^e D.B.L.E. sont restées provisoirement à Rome avec le commandant ARNAULT pour y recevoir le général de GAULLE qui arrive de Normandie.

La plupart des unités reprennent les mêmes cantonnements. Les Français s'y retrouvent en pays connu, presque chez eux. Les habitants les reçoivent avec des démonstrations de sympathie comme s'ils étaient du village ou de la famille, mais avec, en plus, une certaine considération pour leur prestige de vainqueurs. « *Andare a Cassino sara difficil !* », leur avait-on dit deux mois plus tôt d'un air dubitatif. Ils avaient été à Rome et au-delà.

Les sentiments des Français à l'égard des Italiens ont bien évolué. Ils pensaient conquérir un pays ennemi et, partout au cours de leur avance, la population les a acclamés en libérateurs et accueillis comme ses propres soldats.

Bien sûr, Naples attire aussi les Français.

Mais ils ne peuvent prendre, au cours de rapides permissions, qu'une vue superficielle de la ville : son ambiance méditerranéenne, sa foule animée et bruyante, ses ruelles colorées pleines d'odeurs de primeurs, de linges séchant en travers des fenêtres, toutes « *out of bounds* » aux troupes. — mais les Français ne s'estiment pas tenus par les édits du commandement anglo-saxon —, sa via Roma le long de laquelle des petits garçons proposent des femmes aux soldats alliés. La guerre, la misère, la présence de milliers de soldats favorisent un développement exagéré de la prostitution, devenue une industrie familiale. Il y a sans doute à Naples bien d'autres aspects de la vie sociale, mais le temps manque pour les découvrir.

Et puis Naples n'est pas toute l'Italie. Dans leurs villages de Campanie, les Français doivent vivre pendant un mois au contact d'une population pauvre, mais qui sait être aimable et digne et qui représente bien davantage l'Italie profonde.



Le 30 juin, le général de Gaulle vient à Naples pour y passer la 1^{ère} D.F.L. en revue. Les unités sont alignées dès 7h du matin sur le terrain d'aviation de Marcianise.

Le commandement a pris une bonne marge de sécurité : de GAULLE n'arrive que vers 17h.

Il passe sur le front des troupes, très droit, très raide sur son command-car, impassible, le visage blême, la main au képi.

Il remet la croix de la Libération à BROSSET, la croix de guerre au 1^{er} R.F.M., au B.I.M.P., au 1^{er} B.L.E, au B.M. 5, à la 1^{ère} compagnie du B.M. 21 et repart aussitôt.

Jusqu'au 15 juillet, la division se repose, se réorganise et continue l'instruction.

En deux mois, ses effectifs sont tombés à 15 317 hommes. Outre ses morts, elle a perdu 2 066 blessés, dont beaucoup se dépêcheront de la rejoindre dès qu'ils seront guéris pour ne pas manquer le débarquement.

Un deuxième bataillon du 16^e R.T.S. vient compléter les bataillons de marche coloniaux. Un renfort de légionnaires arrive de Bel Abbès pour la 13^e D.B.L.E qui conserve tout de même ses deux compagnies algériennes.

Les chefs disparus sont remplacés, Laurent-Champrosay à la tête de l'artillerie divisionnaire par le colonel BERT, FOUGERAT au B.M. 4 par le commandant BUTTIN.

Le colonel GARBAY prend le commandement de l'infanterie divisionnaire et le lieutenant-colonel GARDET lui succède à celui de la 2^e brigade.

Chez les fusiliers marins, le bruit a couru que le régiment allait être confié au capitaine de frégate JUBELIN qui a servi jusqu'alors dans les FNFL. Mais les officiers, BARBEROT en tête, s'insurgent ; ils ne veulent pas d'un chef qui ne soit pas un homme de chez eux.

Finalement, c'est le capitaine de corvette de MORSIER, appuyé par BROSSET, qui garde le commandement du 1^{er} R.F.M., qu'il assurait provisoirement.

Yves Gras La 1ère D.F.L. Les Français Libres au combat, Presses de la Cité, Paris, 1983

27- 30 JUIN : LE GENERAL DE GAULLE A ROME ET MARCIANISE

Pierre DELSOL

Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique



Au bout de quelques jours, Les Américains viennent nous prendre et nous portent à Anzio. Nous embarquons et nous allons à Naples ; le voyage n'a duré que quelques heures.

C'est plutôt un exercice d'embarquement, car, avec les camions, on aurait fait bien plus vite.

La division revient à Albanova, et mon bataillon à Trentola, où il se trouvait dès son arrivée en Italie.

Le 28 juin, je vais à Rome avec le commandant du bataillon, le capitaine MAGENDIE, qui a remplacé le commandant MAGNY. On doit faire décorer le drapeau du bataillon par le général de Gaulle, qui est venu faire un tour en Italie.

Mais c'est remis au 30, sur le terrain d'aviation de Naples, où aura lieu la prise d'armes comprenant toute la division. Je dois accompagner une fois de plus le chef de bataillon mais, à ma grande surprise, c'est pour y recevoir la Médaille Militaire des mains du général de GAULLE, notre grand patron.

Le soir, nous avons arrosé ça, mais j'étais l'invité du chef de bataillon, qui était très content pour moi. Mais je l'étais bien davantage, car j'avais parlé à de GAULLE, et j'avais été décoré par lui une seconde fois.

On a reçu des renforts pour remplacer les braves qui sont tombés pendant cette campagne. Nous faisons de l'instruction, et ça a l'air de bien marcher.

Avec mon capitaine, je vais voir mes deux lieutenants, qui sont dans un hôpital à Bagnoli. Nous faisons ainsi une très jolie promenade : la corniche est très belle et encore plus belle, le soir, quand nous revenons de porter le sous-lieutenant DE BLOIS.

Le 6 juillet, le chef de bataillon me fait appeler et me dit que je suis nommé sous-lieutenant ; je lui réponds que nous sommes en juillet et non au 1er avril. Il me tend un papier et, à ma grande stupéfaction, c'était vrai.

J'étais heureux, toutes les peines et les fatigues de cette campagne sont oubliées. Il a voulu être le premier à me féliciter, il me garde à déjeuner, il veut arroser la surprise qu'il m'a fait et il l'a fait dignement.

Les quelques jours qui suivent, ce n'est qu'invitations ; le colonel commandant la brigade, puis dans toutes les popotes des compagnies, mes galons ont bien été arrosés.

Puis, l'instruction terminée, les unités sont reformées ; nous quittons Trentola pour aller à Tarente, port du Sud de l'Italie.



Le 30 juin, le Bataillon effectue une prise d'armes pour le général de GAULLE.

Le B.I.M.P. est cité à l'ordre de l'armée et reçoit la croix de guerre :

« Bataillon au passé glorieux qui, après s'être battu sur tous les champs de bataille des Forces françaises libres en Libye, en Erythrée, à Bir Hakeim, à El Alamein et en Tunisie, vient de fournir en Italie de nouvelles preuves de sa valeur. Le 12 mai 1944, a donné sur les pentes est du Giofano un des coups de boutoir décisifs de la bataille de rupture.

Le 19 juin, a fini en pointe du corps expéditionnaire atteignant son objectif dans les délais prévus. A perdu soixante-huit tués dont le commandant Magny, chef de corps et deux commandants de compagnies ainsi que cent-quatre-vingt blessés. Les capitaines Perraud et Starcky, l'aumônier du bataillon, le sergent calédonien Jean Tranape reçoivent la croix de la Libération.



Georges de Blois © A.D.F.L.



Le calédonien Jean Tranape reçoit la croix de la Libération

27- 30 JUIN : LE GENERAL DE GAULLE A ROME ET MARCIANISE

Bernard SAINT HILLIER
Chef d'Etat-Major de la D.F.L.



Le 27 juin, avant d'aller au Palais Farnèse, le Général a l'occasion de féliciter les marsouins du Bataillon d'Infanterie de Marine et du Pacifique de l'allant et des succès de leur unité.



Puis, il se rend à la Villa Médicis où une cérémonie de réparation se déroule sur les lieux où Ciano et quelques complices imposèrent un armistice à la France.

A Rome, le général de Gaulle est reçu le 30 juin par Sa Sainteté Pie XII comme un souverain, à quelques détails près perceptibles aux seuls diplomates.

Puis il se rend à Marchianisi, non loin de Naples, pour voir ceux qu'il appelle « *ses vieux compagnons* », qui viennent d'écrire en lettres d'or sur leurs drapeaux les victoires de Garigliano, de Rome et Radicofani à la suite de celles de Bjervik et Narvik 1940, Keren Massaouah 1941, Bir-Hakeim 1942, Tunisie 1943.

Il connaît la valeur de tous les hommes constituant la Première Division française libre, impériale par son recrutement. Ces volontaires attendent le moment d'atteindre la France que la plupart d'entre eux n'ont jamais vue.

Au cours de la prise d'armes, le général BROSSET reçoit la croix de la Libération.



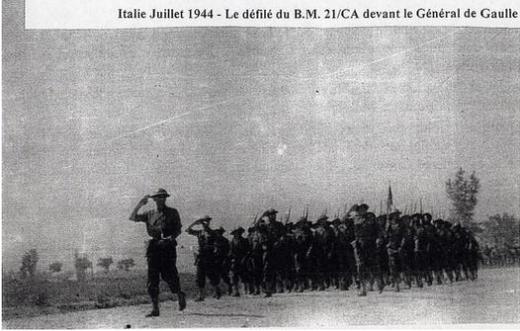
LE 30 JUIN LE GENERAL DE GAULLE A MARCHIANISI



30 juin 1944, aérodrome de Marchianisi (Italie) : le général de Gaulle décore le 1^{er} Régiment de Fusiliers Marins (1^{er} R.F.M.) de la Croix de Guerre avec Palme. Le Capitaine de corvette Pierre de Morsier, commandant du 1^{er} R.F.M. présente le drapeau.



Le 30 juin 1944, après la remise de la Croix de la Libération aux drapeaux de diverses unités, c'est au tour de plusieurs cadres de la 1^{ère} D.F.L. de recevoir cette décoration ou la Légion d'Honneur. (Archives de la Nouvelle-Calédonie - Fonds Jean TRAN AP 1Ph11-102)



Italie Juillet 1944 - Le défilé du B.M. 21/CA devant le Général de Gaulle



Remise de la croix de la Libération
Général Brosset, Renaud De Corta (13 Dble), Paul Neuville, (Génie)
R.P. François Bigo (22 Bmna)



Général Clark © Ina



Capitaine Saint Hillier © Ina



Général de Larminat © Ina



Joseph Pécro, porte-fanion © Ina

Printemps 1944 – La 1^{ère} Division Française Libre dans la Campagne d'Italie – Blog 1^{ère} DFL

LE 14 JUILLET A SIENNE EN TOSCANE FIN DES OPERATIONS DE LA CAMPAGNE D'ITALIE

Bernard SAINT HILLIER
Chef d'Etat-Major de la D.F.L.



Le 19 juin, « la 1ère DF.L. franchit la position allemande disloquée, pénètre de dix kilomètres en Toscane et atteint malgré une pluie diluvienne Piaggio Villanova et Piaggio Reggione.

Les convois de ravitaillement sont bloqués sur les routes transformées en fondrières.

La campagne d'Italie est terminée pour la 1ère D.F.L. qui cède la place à la 2e D.I.M. après avoir réduit tous les points forts de la dernière ligne d'arrêt.

Les Allemands la défendirent avec opiniâtreté, lui ayant consacré des moyens importants, comme en témoignent les résultats obtenus durant les trois derniers jours, la Division a pris ou détruit 3 chars lourds *Tigre*, 6 chars *Panther*, 25 canons de divers calibres dont 4 pièces de 88 et 2 automoteurs. On ne compte plus les mortiers, armes automatiques, mitraillettes et fusils abandonnés par centaines.

La 1ère D.F.L. par la brutalité et la rapidité de son action, a obtenu la rupture de l'ensemble du système défensif allemand et capturé 1 200 prisonniers.

Nul obstacle sérieux ne peut plus maintenant interdire l'accès de la Toscane aux forces françaises, bientôt elles défilèrent dans Sienna et verront briller les campaniles de Florence.

La 1ère DFL pendant la campagne d'Italie, par Bernard Saint Hillier



3 juillet 1944. Les premiers éléments de tirailleurs pénètrent dans la ville de Sienna.
Coll. Fondation de la France Libre, fonds Amicale des anciens de la 1^{re} DFL



14 juillet 1944. Prise d'armes des troupes françaises sur la Piazza del Campo, à Sienna. Le général Alphonse Juin, commandant du CEF, passe en revue des éléments du corps. Derrière lui, le général Edgard de Larminat, commandant du corps de poursuite, et le général Joseph Goislard de Monsabert, commandant de la 3^e DIA.

Coll. Fondation de la France Libre, fonds Amicale des anciens de la 1^{re} DFL

LE 14 JUILLET A SIENNE EN TOSCANE FIN DES OPERATIONS DE LA CAMPAGNE D'ITALIE



le 14 juillet 1944 à Sienna
les généraux alliés Alexander, Clark et et le général Juin

Message d'adieu adressé au Général Juin par les Généraux alliés Alexander et Clark. Ils témoignent de la haute estime qu'avait les alliés vis à vis du Corps Expéditionnaire Français (C.E.F.).

Général Alexander à général Juin.

Au moment où le Corps français de Libération quitte mon commandement, je vous dis au revoir, en vous exprimant ma reconnaissance et ma peine. Ma reconnaissance pour la magnifique exécution de la tâche que vous avez menée à bien sur les champs de bataille; la peine de voir disparaître des amis et des camarades d'une telle distinction.

Je vous apporte personnellement mes plus profonds remerciements et vous exprime mon admiration sans borne pour la maîtrise avec laquelle vous avez conduit vos troupes et mené vos batailles. Sous votre direction éclairée et ardente, la gloire des armes françaises a été une fois de plus manifestée au monde.

A la bravoure de vos officiers et soldats, j'apporte ma plus chaude admiration et ma profonde reconnaissance pour les résultats remarquables qu'ils ont obtenus dans notre grande victoire sur l'Allemagne.

La France peut à juste titre être fière de la bravoure de ses enfants du Corps Expéditionnaire français.

Quoi que l'avenir vous réserve et où que vous puissiez être, je suivrai votre fortune avec intérêt et fierté; la fierté que j'éprouverai toujours d'avoir été une fois votre Commandant en chef.

Que Dieu vous apporte à tous sa bénédiction et que la chance soit avec vous.

signé : Alexander

Le général Mark W. Clark, commandant la Vème Armée, à général d'Armée Juin, commandant le C. E. F.

Mon Général,

Il m'est extrêmement difficile de trouver les paroles que je voudrais, afin d'exprimer mes sentiments de tristesse et de grande perte personnelle à la pensée du départ du C. E. F. et de son très grand chef. Je perds non seulement l'appui infiniment précieux de quatre des plus belles divisions ayant jamais combattu, mais également les avis judicieux et les conseils éclairés d'un ami aussi sincère que bon.

Pour moi, cela a été une source de profonde satisfaction que de constater combien la part vitale prise par les troupes françaises de la Ve Armée pendant toute notre campagne d'Italie contre l'ennemi commun a été universellement reconnue. Pendant ces longs mois, j'ai eu le réel privilège d'être moi-même témoin des preuves les plus éclatantes que les soldats français, héritiers des plus belles traditions de l'Armée française, nous ont apportées. Néanmoins, non satisfaits de ceci, vous et tous les vôtres avez ajouté un nouveau chapitre d'épopée à l'histoire de France; vous avez réjoui les cœurs de vos compatriotes et leur avez insufflé la consolation et l'espoir pendant qu'ils sont encore sous le joug lourd et humiliant d'un envahisseur exécré.

L'allant et le mépris complet du danger constamment démontrés par le C. E. F. sans exception, ainsi que les hautes qualités militaires professionnelles de l'officier français, ont suscité l'admiration de vos Alliés et la crainte chez l'ennemi. Des bords du Garigliano, où vos premiers succès ont donné le ton qui devait caractériser toute l'offensive, puis fonçant sur Rome à travers les montagnes, traversant le Tibre et poursuivant l'ennemi sans trêve jusqu'à Sienna et jusqu'aux hauteurs dominant la vallée de l'Arno, les soldats de France ont toujours accompli tout ce qui était possible, et parfois même l'impossible.

A présent, quand vous nous quittez, je formule mes vœux les plus ardents pour de nouveaux succès le long de la route du retour en votre grand pays bien-aimé qui fait montre de tant de force d'âme pendant ces journées d'épreuve.

Avec l'expression de ma profonde reconnaissance pour la très grande contribution que vous avez faite à nos victoires communes, je vous prie de croire, mon cher général,

*sincèrement à vous,
signé : Mark W. Clark*

L'EMBARQUEMENT VERS LA FRANCE EN VUE DU DEBARQUEMENT EN PROVENCE

Michel BARCELO

22^e Bataillon de Marche Nord-Africain



En trois mois de campagne victorieuse, nous avons libéré une bonne partie de la péninsule. Toute la division tourne le dos au front, après une halte-repos sur les bords du lac de Bolsena et après avoir essuyé un violent tir d'artillerie devant la ville

de Sienna qui sera notre dernier contact avec l'ennemi en Italie pour cette campagne.

En quelques jours nous dévalons la botte italienne avec arrêt à Albanova, notre point de départ. Nous avons une permission pour Naples. Pour la revue de détail, j'ai la maladresse de coincer un bout de chiffon dans le canon de mon fusil en le nettoyant. Je passe ma permission à brûler le bouchon.

Naples ce sera pour la prochaine fois !

Roulant jour et nuit, nous traversons la Calabre et nous arrivons en vue de Tarente et de sa lagune. Dans le port, nous apercevons les croiseurs français *Montcalm* et *Georges Leygues*.

Nous avons dressé nos tentes dans un vaste champ d'oliviers à l'abri des ardeurs du soleil. En soulevant d'énormes dalles en pierre, nous découvrons des nappes d'eau claires et fraîches. Un matin, nous assistons à un office religieux.

*« Au milieu de l'immense plaine tarentine,
Bordée de champs d'oliviers,
De nos mains un autel s'élève et s'illumine
Pour que la messe, célèbre notre aumônier.
Nous sommes tous là... priant,
Juifs, catholiques, musulmans,
Remerciant sous les cieux,
Un seul et même Dieu.
Je vis intensément ce moment,
C'est sublime, tout simplement. »*

Nous nous baignons sur une plage toute proche. Une Jeep s'arrête sur le sable.

Un colosse en jaillit, ôte short et chemise et nous rejoint dans les flots.

« Alors, les enfants, contents de rentrer en France ? »

C'est notre général. Il sera toujours avec nous, toujours parmi nous et restera dans nos souvenirs le meilleur des généraux.

C'était le 7 ou le 8 Août 1944. Nous avons rendu nos tentes individuelles. Les cuisines roulantes ont disparu. Nos voisins et amis Ecosseis aussi. Tous les matins, ils nous réveillaient au son de leurs cornemuses et de leurs tambours. Nul doute l'embarquement est pour demain !

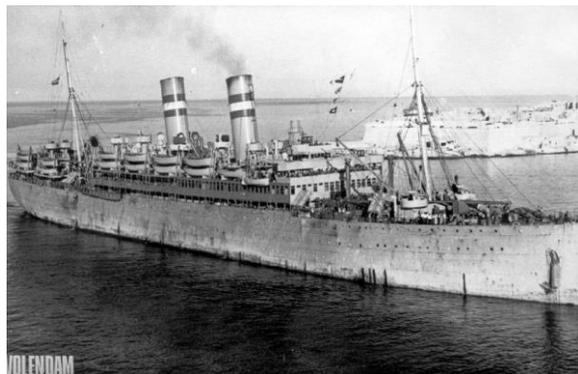
Dans la soirée, les hommes du Bataillon des Antilles font cercle autour d'un énorme olivier. Un brasier s'élève vers le ciel. Telle une veillée d'armes, nos camarades Antillais feront flamber un vieil arbre, un olivier centenaire tarentais. Assis autour de cette torche allégorique, ils chanteront les hymnes de la Martinique et de leur archipel enchanté.

Par un beau matin, à l'aube, toute la division fait mouvement vers Tarente.

Un spectacle grandiose nous attend. Des milliers de soldats de toutes armes, en bon ordre sur les quais, embarquent sur une flottille de petites unités en tout genre qui font la navette avec les gros transports.

A bord d'un remorqueur, notre section aborde un paquebot, le *Volendam* de Rotterdam, avec un équipage anglais.

Photo et Souvenirs de Michel Barcelo, archives Josiane Barcelo



Le Volendam

Pierre GRANIER B.M; 24

Quand le bataillon fut envoyé au repos, à San-Marcellino, après la campagne d'Italie, il fut décidé de regrouper les corps de nos morts dans une nécropole divisionnaire.

Le problème était de les retrouver, dans les ravins, les bois, les vallons où ils avaient été inhumés provisoirement par leurs compagnons de combat.

Il s'agissait d'une triste besogne qui me fut confiée par le chef de bataillon.

Je partis donc un matin, avec une dizaine de tirailleurs et deux camions *Dodge* six roues sur lesquels on avait chargé onze cercueils vides.

Au cours d'une seule journée, nous avons trouvé les onze sépultures, disséminées au hasard des combats.

Les tirailleurs les ont ouvertes, et ont exhumé les pauvres corps qui dormaient là depuis trois mois environ.

Il y avait notamment parmi eux celui de l'aspirant Jean JEANNE. Nous les avons mis dans les onze cercueils et les avons ramenés au cimetière divisionnaire.

L'EMBARQUEMENT VERS LA FRANCE EN VUE DU DEBARQUEMENT EN PROVENCE



Alexis LE GALL
Bataillon de Marche 5



C'est fin Juillet qu'arriva l'ordre de départ. Nous fûmes rassemblés en gare d'Aversa ou l'on embarqua dans le train pour l'Italie du Sud. Le voyage nous fit voir une Italie de plus en plus sèche et de moins en moins cultivée et, le lendemain, nous débarquions à Tarente, d'où l'on nous dirigea aussitôt vers la campagne environnante à près d'une dizaine de kilomètres de l'agglomération.

Le lieu n'était pas particulièrement accueillant: une campagne à l'herbe sèche et au sol dur, quelques oliviers et pratiquement pas d'ombre, et pas d'habitants, sauf de rares isolés. Ceci incita probablement certains à descendre en ville malgré la distance. Ils en revinrent avec une piètre opinion des italiens locaux. Finies les manifestations de joie à notre égard et nos échanges sympathiques avec habitants et commerçants.

Tarente était un port militaire où, contrairement aux agglomérations civiles, l'on était resté plutôt pro-allemand. Outre la Marine, où l'on s'était heurté aux Alliés depuis l'été 40, Tarente possédait une unité de parachutistes, ex troupe d'élite fasciste, que nous avions d'ailleurs combattue en Libye.

Ils provoquèrent, paraît-il, nos permissionnaires, en leur balançant des grenades au moment où des camions de fusiliers marins passaient devant leur caserne. Ceci déboucha sur une bagarre générale. Les marins revinrent faire appel aux autres unités pour, ensemble, prendre d'assaut ce casernement. Mais, dès qu'il en fut averti, le **Général BROSSET** estima que ces actions étaient susceptibles de nous faire exclure, en sanction, des opérations de débarquements en préparation et vint se mettre au milieu de la route pour empêcher les véhicules de descendre sur Tarente corriger les agresseurs. Le respect que nous lui portions suffit à stopper l'opération répressive amorcée mais les Tarentais avaient eu chaud. Par la suite toutes les permissions furent supprimées et nous dûmes attendre plusieurs jours dans l'impatience l'ordre d'embarquement.

Celui-ci nous arriva enfin le 7 Août.



Le Durban Castle

On nous fit descendre au port et embarquer sur les navires qui nous étaient affectés.

Pour nous ce fut à nouveau le *Durban Castle*, au confort réduit identique à celui que nous avions déjà connu entre Bône et Naples.

Près de nous d'autres paquebots et une multitude de navires de guerre de nationalités diverses ou l'on retrouvait avec plaisir plusieurs pavillons tricolores et des sonneries de clairon à la française. Nous échangeons de grands signes avec les pompons rouges voisins. Mais sur les navires l'inaction se faisait encore plus pesante que sous les oliviers. Nous étions toujours dans l'ignorance de notre future destination. Serait-ce la France, serait-ce la Yougoslavie, préconisée par Churchill. Tout en optant pour la France, nous craignons de nous retrouver aux Balkans, au demeurant bien plus proche de Tarente que notre midi national. Mais le doute ne tarde pas à disparaître. Les langues se délient et de plus en plus le choix de la France se précise.

Enfin, dans la nuit du 12, le convoi quitte Tarente et l'Italie et prend la direction de l'ouest. L'ouest c'est la France !

Désormais, c'est sur : nous rentrons chez nous. Adieu l'Italie que nous avons honnie, mais désormais l'Italie dont la terre a reçu tellement de notre sang ; l'Italie qui a su nous apprivoiser et nous ouvrir son cœur, l'Italie que nous quitterions avec tellement de regrets si ce n'était pour revenir au pays, le pays que nous avons quitté il y a plus de 4 ans et auquel nous n'avons jamais cessé de penser, le pays qui souffre actuellement sous la botte nazie et que nous serons bientôt en mesure de délivrer.

Adieu Naples, son Vésuve et ses trafics, adieu Nusco, le sympathique village aux petits séminaristes, adieu Pontecorvo, Tivoli, Bolsena, où tant des nôtres sont morts ou ont souffert. Adieu enfin Rome et son pape....

Peut-être un jour, si Dieu nous prête vie, pourrions-nous y revenir, car finalement ils n'étaient pas si antipathiques ces italiens et ces italiennes.

Arrivederci Italia. Ciao Italiani.

Alexis Le Gall, Les clochards de la gloire, Charles Hérissé éd., 2017



CONCLUSION...



Le 16 juin, le **général JUIN** avait reçu l'ordre de retirer du front deux divisions destinées à l'opération *Anvil*, c'est-à-dire au débarquement sur les côtes de Provence.

La 1^{ère} D.F.L. était l'une d'elles, comme de **GAULLE** le lui avait promis. L'autre était la 3^e D.I.A. Les deux divisions marocaines suivraient plus tard. Pourtant, à la fête grandiose que sera le retour en France, il manquera des convives et des meilleurs. La Division laisse sur le sol italien 673 tués, dont 49 officiers.

Un officier par jour de combat.

Le sort s'est acharné sur les vétérans des F.F.L.. Beaucoup de ceux qui ont vécu les heures difficiles de la France libre sont tombés sur la route du Garigliano à Radicofani : Laborde, Magny, Amyot d'Inville, Fougerat, Blanchet, Ferrières, Mézan, Laurent-Champrosay.

Ils sont morts à la veille du Débarquement pour la bonne renommée des armes françaises, comme avant eux, **BROCHE**, **SAVEY**, **LAMAZE**, **MALLET** à Bir Hakeim et, à l'Himeimat, **AMILAKVARI**, qui avait dit avant d'être tué : « *Nous sommes des morts en sursis. Nous y passerons tous peu à peu.* »

Le même drame se reproduisait à l'échelon des bataillons et des régiments. Chacun avait sa vie propre, sa personnalité, son âme que lui donnait une équipe d'officiers et de sous-officiers bien soudée par l'amitié ou la camaraderie. A chaque combat, un certain nombre d'entre eux tombaient, tués ou blessés, dont le sort n'importait qu'à leurs camarades.

Un simple calcul arithmétique aboutissait à la même constatation qu'**AMILAKVARI**.

Chacun aurait son tour. Sans doute, d'autres prennent la place des disparus et l'équipe continue.

Mais il y a quelque chose de tragique, et comme une représentation accélérée de la vie, dans le destin de ces petites communautés que les combats défont au fur et à mesure de leur formation.

Malgré ses pertes, la 1^{ère} D.F.L. ne devait pas regretter d'avoir participé à la campagne d'Italie. L'opération ne marquait pas seulement un progrès matériel sur la route de la France, elle avait cimenté l'unité de la nouvelle armée française.

Au cours de ces six semaines d'âpres combats menés côte à côte, des liens de camaraderie s'étaient noués avec certaines unités de l'armée d'Afrique, comme avec ce 8^e régiment de chasseurs d'Afrique, qui à force de marcher avec la division finissait presque par « *en être* ».

Toutes les différences, tous les différends n'avaient pas disparu, mais on ne se regardait plus en étrangers, on se comprenait mieux, on se reconnaissait comme soldats de la même armée. Chaque division conservait son caractère propre et même son particularisme, la 1^{ère} D.F.L. plus que toute autre. Mais un esprit collectif les avait animées. La route qu'elles suivaient était désormais commune.

Par sa simplicité, sa compréhension, et parce qu'il avait remarquablement conduit sa manœuvre, **JUIN** avait séduit la D.F.L. Sous son commandement, l'unité de l'armée s'était refaite au feu et dans l'euphorie d'une victoire remportée ensemble.

Yves Gras La 1ère D.F.L. Les Français Libres au combat, Presses de la Cité, Paris, 1983



80^e anniversaire de la Campagne d'ITALIE

Equipe Mémoire :

*Sylvie Baudouin - Françoise Amiel-Hébert - Serge Le Nabour
Gilles Mehaut - Eric Minocchi - Florence Roumeguère - Pascal Vanotti*

Printemps 2024

Fondation B.M.24 Obenheim

« Sur les chemins de la 1^{ère} D.F.L. 1940-1945 »